

# Larson

## Juicy *Figures libres*

Mustii p.12 Doria D p.14 Iliona p.15 Fabian Fiorini p.20 Dossier : le live en 2022 p.22  
Beatmakers Superstars p.30 Des concerts, en vert ou contre tout p.32 Angèle p.42



Périodique : 5 x par an  
BELGIQUE-BELGIE  
P.P. - P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746  
AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles/X



# MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LE·S DU SECTEUR MUSICAL



INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

**CM** **sabam** AMPLO for culture UNE INITIATIVE DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN DE SABAM FOR CULTURE ET D'AMPLO (BUREAU SOCIAL POUR ARTISTES ET PARTENAIRE RH POUR LE SECTEUR CRÉATIF)

## JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPRÉHENDEZ LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE ET À LEURS ENJEUX AVEC LES MEILLEUR·E·S SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

**JEUDI 10 FÉVRIER (GRATUIT) LA SANTÉ MENTALE DES ARTISTES ET TECHNICIEN·NE·S**  
**LUNDI 21 FÉVRIER MANAGER : UN MÉTIER D'AVENIR ?**  
**VENREDI 25 FÉVRIER (GRATUIT) REVENUS DU MUSICIEN : QUEL STATUT ADOPTER ?**  
**JEUDI 10 MARS L'ÉDITION MUSICALE**

## CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ? BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE ? PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

**LUNDIS 17 JANVIER ET 7 FÉVRIER CONSEILS JURIDIQUES**  
**LUNDIS 24 JANVIER ET 14 FÉVRIER CONSEILS ADMINISTRATIFS**  
**LUNDIS 24 JANVIER ET 14 FÉVRIER CONSEILS RELATIONS PRESSE**  
**LUNDIS 31 JANVIER ET 21 FÉVRIER CONSEILS SUBVENTIONS**

## Larsen

**Conseil de la Musique**  
 Rue Lebeau, 39  
 1000 Bruxelles  
 conseildelamusique.be

**Contacteur la rédaction**  
 larsen@conseildelamusique.be

**Directrice de la rédaction**  
 Claire Monville

**Comité de rédaction**  
 Nicolas Alsteen  
 Denise Caels  
 François-Xavier Descamps  
 Christophe Hars  
 Claire Monville

**Coordonnateur de la rédaction**  
 François-Xavier Descamps

**Rédacteur-trice-s**  
 François-Xavier Descamps  
 Caroline Lambrechts

**Collaborateur-trice-s**  
 Isabelle Bonmariage  
 Nicolas Capart  
 Serge Coosemans  
 Jean-Pierre Goffin  
 Louise Hermant  
 Jean-Philippe Lejeune  
 Luc Lorfèvre  
 Gaëlle Moury  
 Jean-Marc Panis  
 Stéphane Renard  
 Dominique Simonet  
 Didier Stiers  
 Bernard Vincken

**Rédacteur-trice-s**  
 Christine Lafontaine  
 Nicolas Lommers

**Couvreur-trice**  
 Juicy  
 ©Élise Dervichian

**Promotion & Diffusion**  
 François-Xavier Descamps

**Abonnement**  
 Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.  
 larsen@conseildelamusique.be  
 Tél. : 02 550 13 20

**Conception graphique**  
 Mateo Broillet  
 Jean-Marc Klinkert  
 Seance.info

**Impression**  
 die Keure

**Prochain numéro**  
 Mars 2022

**CM**  
**FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES 50**

**rtbf .be**

**LE SOIR**

**sabam**  
 for culture  
**Crédits**  
 Daniil Lavrovski  
 Roxane Diamand  
 Alexia Jaubert  
 Bernard Babette

P.12

Mustii, rouge de colère ou de plaisir ?



P.15

Iliona, en pleine lumière !



P.17

Endless Dive, escalator pour le succès



P.22

360° : l'avenir du live en 2022



P.30

Tendance : les beatmakers ont la cote



P.32

Green : vers des tournées plus vertes ?



Édito

Personne ne va regretter cette année 2021, ni la précédente d'ailleurs. Deux années qui auront été placées sous le signe des gestes barrière, du gel hydroalcoolique, du port du masque, des reports, des annulations, des remises en question, du télétravail, de la détresse, de l'incompréhension et du désarroi de l'ensemble du secteur culturel.

Alors, que peut-on décemment souhaiter pour l'année qui débute ? Sans aucun doute, revenir à une vie plus normale, plus spontanée. Une vie où on arrêterait d'ouvrir pour reformer, en particulier les lieux culturels. Et surtout espérer que le public retrouve enfin le chemin des salles, des festivals, des cinémas. Ce qui n'est pas gagné. On en veut pour preuve, la récente étude commandée par le Gouvernement français sur le comportement de nos voisins en matière de sorties culturelles, dix mois après le début de la crise sanitaire. Les conclusions sont sans appel : près d'un Français sur deux ne s'est pas rendu dans un lieu culturel depuis le 21 juillet dernier, alors qu'ils étaient 88% à le faire avant la pandémie.

2022 signera-t-elle la reprise réelle de la vie culturelle ? L'espoir et la volonté doivent nous en convaincre. Mais il est devenu difficile de ne pas tempérer son optimisme quand l'avenir s'obstine à rester si incertain.

Claire Monville

**En Couverture**  
 p.8 L'ENTRETIEN Juicy

**Ouverture**  
 p.4 ARRIÈRE-PLAN Grégoire Maus  
 p.5 AFFAIRES À SUIVRE  
 p.6 EN VRAC

**# rencontres**  
 p.12 Mustii  
 p.13 Aucklane  
 p.14 Doria D  
 p.15 Iliona  
 p.16 Quality Nights  
 p.17 Endless Dive  
 p.17 Avalanche Kaito  
 p.18 Musique en Wallonie  
 p.19 Alain Lefebvre - Off Record Label

**Articles**  
 p.20 AVANT-PLAN Fabian Fiorini  
 p.22 360° Concerts & festivals : réapprendre à vivre ensemble  
 p.26 180° C'est quoi un-e "artiste engagé-e" en 2022 ?  
 p.29 IN SITU La Ferm]à(Culture  
 p.30 TENDANCE Beatmakers Superstars  
 p.32 GREEN Des concerts, en vert ou contre tout

**Los sorties**  
 p.34

**Bonus**  
 p.37 4x4 Élodie Vignon  
 p.38 C'EST CULTE Frederic Rzewski  
 p.40 VUE DE... Flanders ♥ Électro  
 p.42 J'ADORE... Greg Houben  
 p.42 L'ANECDOTE Angèle

# DU DANS LE TEXTE

LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

**CM** **Jam.** **LE SOIR** **Sudinfo.be** **moustique** **A210** **BOTANIQUE** **RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE** **FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES**

**idlm** intégrale de la musique

Le who's who web de la musique en Wallonie et à Bruxelles

Une suggestion ?  
 Une modification de vos données ?  
 info@idlm.be

www.idlm.be



©GRÉGOIRE MAUS

# labels

# multi-tasks

# Grégoire Maus, co-pilote chez Capitane Records

TEXTE : DIDIER STIERS

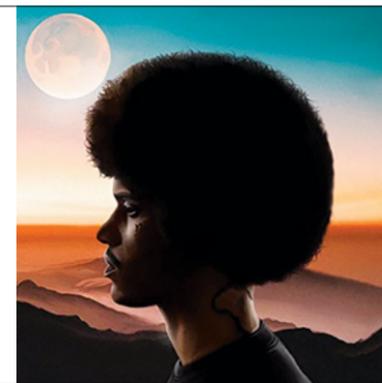
La musique, il ne sait pas très bien comment il est tombé dedans. Tout juste se souvient-il d'avoir entendu Renaud quand il était gosse. Mais à 12 ans, c'est le flash : il tombe raide dingue (sic) des Doors, puis s'y met de manière complètement éclectique. Mais sans jamais rentrer dans une scène en particulier. « Je ne me considère pas comme un connaisseur, assure Greg Maus en s'amusant. J'aime écouter les disques quatre ans après leur sortie, quand on a fini d'en parler, parce que je ne veux pas trop me sentir obligé d'écouter le dernier bazar à la mode. Et si alors je le trouve génial, mais que je passe pour un con parce que je ne connaissais pas, ça ne me dérange pas ! »

Et pourtant... À côté de son boulot "officiel" – dans le secteur de l'architecture –, le Bruxellois qui a beaucoup voyagé, parce que ses parents vivaient sur un bateau, puis passé une partie de son enfance au Portugal, arbore plusieurs casquettes... musicales ! Celle de b.y records tout d'abord, label créé à l'origine parce qu'il avait enregistré un disque avec des copains, puis devenu une plateforme de lancement pour le travail d'artistes comme Turner Cody, Stanley Brinks ou Freschard. « L'idée n'était pas vraiment de participer à la production ou à l'élaboration de leur projet mais plutôt à la mise en ligne. J'ai développé leur page Bandcamp, par exemple. Pour qu'ils puissent avoir une visibilité, vendre leurs disques sur Internet. Sinon, auparavant, il fallait leur faire parvenir une enveloppe avec un billet de 20 balles emballé dans du papier alu... »

Toujours par passion, Grégoire a ensuite transformé son "chez lui" en petite salle de concert. Sont ainsi passés par la "Rocket House" des artistes comme Jason Lytle de Grandaddy ou Howe Gelb. « Après avoir fait ce truc avec Turner et les CD-R de Stanley Brinks, j'ai eu envie de concerts chez moi, mais pas spécialement d'artistes bruxellois ou wallons, des choses qui se faisaient déjà. J'ai voulu choper des musiciens américains en tournée qui avaient un off et je me suis rendu compte qu'en leur demandant simplement, même à des gens qui avaient déjà une certaine stature médiatique, en leur proposant quelque chose qui pouvait les arranger, ils trouvaient du plaisir dans ce genre d'endroit. Parce que ça leur permettait d'avoir un petit cachet supplémentaire, et puis de retrouver une sensation différente. Ils mangeaient bien, ils étaient comme à la maison et hors des ambiances de salles un peu froides quoi... »

Au bout d'une quinzaine de concerts, il se trouve qu'il a autre chose en tête. Comprenez un projet avec Nicolas Michaux, en compagnie de qui il lance Capitane Records. Une machine (sic) multi-pôles (label, studio, image...) qui se développe de manière un peu exponentielle, confie-t-il. « Ou nous assumions un rôle de niche, restions en marge du circuit, ce qui est respectable, ou nous le faisons... je ne vais pas dire "sérieusement", mais "pour de vrai". Et alors que ce soit plus gros et plus rapide tout de suite... »

Le premier album de Juicy sort sur Capitane Records. Plus qu'un label (Nicolas Michaux, Turner Cody, Under The Reefs Orchestra...), c'est une communauté, explique Grégoire Maus, 42 ans : « Juicy peut être complètement décalé par rapport à Turner Cody ou Nicolas Michaux, mais ce sont des gens avec qui on partage des univers et on se casse la tête contre les mêmes murs. C'est normal d'apporter des réponses communes. »



# boatmaker

# single

## Dee Eye X Petit Cœur

On vous le dit : les beatmakers seront les stars hip-hop de 2022. Et Benjamin Vrydagh aka Dee Eye devrait faire parler de lui car ils sont nombreux aujourd'hui à réclamer ses prods ! Tandis que son album *Sunset 2000* voyait le jour en mai 2021, le Bruxellois s'est tout récemment acoquiné à Petit Cœur pour une *Vie de rêve* très funky. Tout ça nous est servi par le label liégeois TNF (The New Faces) – à suivre de près lui aussi – qui préside aussi à la destinée d'artistes comme Venlo ou Absolem.

# événement

# familial

## La Semaine du Son

En 2022, la 12<sup>e</sup> Semaine du Son se déroulera du 7 au 13 février à Bruxelles et du 14 au 20 février en Wallonie. ADN de la manifestation : concerts, rencontres avec les artistes, master classes, conférences, séances d'écoute commentées et ateliers "découverte" permettant de s'essayer à la pratique d'un instrument ou de découvrir différentes pratiques et métiers du son. Tout ça gratuitement, pour petits et grands, entre autres activités encore. Infos : [lasemaineduson.be](http://lasemaineduson.be)

"LA SEMAINE DU SON / DE WEEK VAN DE KLANK"

# trompette

# résidence-Flagoy

## Jean-Paul Estiévenart

Flagey (Bruxelles) donne régulièrement carte blanche à un "artiste en résidence" pour interpréter la musique qui l'inspire et sous la forme qui lui sied. JP Estiévenart vous présente dans ce cadre son International Quintet, pour un concert exclusif, le 21 janvier, dans le mythique Studio 4. Aux côtés du trompettiste, deux valeurs sûres américaines, Chris Potter (sax) et Jeff Ballard (basse), mais aussi le pianiste belge Bram de Looze et le bassiste néerlandais Clemens van der Feen, deux fidèles de JPE.



# classique

# bêtes-de-concours

## Quintette EtCaetera

Ils se sont imposés au concours Génération Classique organisé par les Festivals de Wallonie et qui vise à mettre en lumière les ensembles les plus prometteurs des classes de musique de chambre de nos Écoles Supérieures. EtCaetera est un quintette à vent ouvert... à tous vents : de Bach à André Souris en passant par les B.O. de films culte (et même de la pop), ils aiment tout faire et adorent faire re-découvrir des œuvres du patrimoine musical belge, souvent méconnues.



# pop

# graino-de-star

## Pierre de Maere

Après seulement une petite poignée de morceaux, Pierre de Maere se retrouve parmi les artistes les plus en vue de la scène belge. Son dernier single, *Un jour je marierai un ange*, a été visionné des dizaines de milliers de fois sur YouTube... en quelques jours ! Il a été adoué par Télérama qui le qualifie de "bon filon de la chanson française... de Belgique", comme Iliona ou Noé Preszow. Assurément l'un des artistes qui devrait exploser en 2022.



# En vrac...



**Prix Paroles Urbaines 2021**  
**Fronotik et MEL sont les lauréats**

La finale du Prix Paroles Urbaines s'est déroulée le 28 novembre à l'Atelier 210 (Etterbeek). Cette manifestation, organisée par l'asbl Lézarts Urbains, récompense la "crème" du slam et du rap. Côté rap, c'est Frenetik qui a remporté les suffrages du jury (sur écoute de l'album...) devant le Tournaisien Youssef Swatt's tandis qu'Elka et Yanso terminaient ex-aequo à la troisième place. Côté slam, c'est la Liégeoise MEL, qui devient lauréate du Prix Paroles Urbaines pour cette édition 2021 tandis que Z&T recevaient le Prix du Public.

**PointCulture**  
**En route vers Samarcande**

Les médias de la collection PointCulture sont désormais accessibles au prêt via les bibliothèques du réseau de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ce ne sont pas moins de 300.000 documents audiovisuels qui ont ainsi rejoint le catalogue (en ligne) appelé *Samarcande*, un système au nom inspiré de cette ville mythique à la croisée de l'Orient et de l'Occident, point de confluence de toutes les connaissances, et qui permet de réserver un document (BD, roman, documentaire, média) afin de le retirer auprès de la bibliothèque publique de son choix. Rendre tous les médias accessibles aux quatre coins de la Wallonie et à Bruxelles, c'est effectivement bien ce que vise ce réseau des bibliothèques en centralisant tous les docu-

ments disponibles au prêt. Un système, existant depuis plusieurs années mais qui permet aujourd'hui aux personnes des communes les plus éloignées des pôles urbains d'avoir maintenant également accès aux médias de PointCulture. Une belle avancée.

**Rapport Live DMA**  
**Fréquentation des salles de concert en berne**

Selon un nouveau rapport de Live DMA, une organisation financée par le Creative European Programme de l'Union européenne, la perte de fréquentation et de revenus pour les salles de concert en Europe aura été plus élevée en 2021 qu'en 2020. La principale raison étant bien évidemment la pandémie COVID-19. En effet, sur les 3.253 salles de concert faisant partie du Live DMA, 78% de spectacles de musique en moins ont été signalés. L'impact économique de la crise sanitaire que nous connaissons actuellement a également provoqué une baisse de 730 millions d'euros dépensés pour des programmations d'artistes mais aussi une baisse de plus de 140 millions de visiteurs dans les salles (une baisse grandement provoquée par les nombreux spectacles annulés lors de l'année 2020). Le tout cumulé, l'ensemble des salles de spectacle à travers l'Europe a ainsi enregistré une baisse de 66% de revenus sur cette année. Espérons que 2022 puisse marquer le retour des spectateurs-trices dans les salles!



**Génération Classique**  
**Le Quintette EtCaetera l'emporte**

Huit ensembles de musique de chambre s'affrontaient en novembre dernier dans la salle des Congrès du Palais des Beaux-Arts de Charleroi à l'occasion de la finale du concours-tremplin Génération Classique. Issus des Écoles Supérieures des Arts de la Fédération Wallonie-Bruxelles (Conservatoire royal de Bruxelles, Conservatoire royal de Liège, ARTS<sup>2</sup>, IMEP - Institut Royal Supérieur de Musique et de Pédagogie), ces ensembles avaient été choisis à l'occasion de présélections organisées cet été. Le premier lauréat du concours pour 2021 est le Quintette EtCaetera qui a terminé devant les deux sœurs Nora et Zora Novotna tandis que le Trio Vivace remportait le Prix espoir. Les lauréats de Génération Classique bénéficieront d'un accompagnement orchestre par les Festivals de Wallonie et de leur partenaire privilégié, le Conseil de la Musique et ce, durant toute une année, dans le cadre du dispositif d'accompagnement artistique 6X12!

**La Fondation Brel**  
**Muse de la Sabam!**

La Sabam a remis le 10 décembre 2021 une Muse à la Fondation Brel, créée il y a 40 ans par France Brel, la deuxième fille du chanteur-auteur. Avec ce prix, la Sabam reconnaît l'indispensable travail de documentation et de mémoire accompli par la Fondation en faveur de l'artiste et de l'ensemble de son œuvre. Il s'agit de la première Muse remise à une fondation. La Muse de la Sabam, qui prend la forme d'une statuette en bronze créée par l'artiste Hubert Fégienne, est un prix qui récompense l'ensemble de la carrière d'un-e auteur-e membre de la Sabam. En recevant ce prix, La Fondation Brel rejoint un groupe d'artistes qui compte notamment dans ses rangs Arno, Philippe Catherine, Jo Lemaire, Peyo, Raoul Servais ou encore José Van Dam.



**Serge Dehaes - Birdland**  
**Double expo au River Jazz**

Une exposition (double!) de l'illustrateur Serge Dehaes, initiée dans le cadre du River Jazz Festival et intitulée Birdland en référence au célèbre saxophoniste, est encore visible quelque temps, au Marni (Ixelles) jusqu'au 22 janvier et à la Jazz Station (Saint-Josse) jusqu'au 15 janvier. Une double exposition de dessins accompagnée par l'édition d'un recueil de dessins et estampes dédiés au jazz, "patchwork visuel dédié à la passion du rythme et à l'émotion musicale". Une micro-édition (80 pages) vendue au prix de 28 euros et disponible les soirs de concert.

**La Belgique s'invite dans les B.O. Netflix**

**de Coyotes à La Casa de Papel**

Aperçue voici quelques mois sur la RTBF, la série Coyotes vient de faire une entrée remarquée sur Netflix. Créée par Vincent Lavachery, Axel du Bus et Anne-Lise Morin, la production belgo-luxembourgeoise s'invite dans un camp scout installé au cœur de l'Ardenne. C'est là, entre forêts de conifères et vaches laitières, que se déroule l'intrigue. Au carrefour des genres - thriller, humour, drame romantique, récit initiatique -, les six épisodes mélangent tous les ingrédients (un sac de diamants, des ados, un cadavre, des vilains qui cherchent à récupérer le butin) nécessaires pour convaincre Netflix. Pour le bassiste du groupe Girls In Hawaï, cette série est aussi l'occasion de partager sa musique avec un large public. Auteur de la bande-son, Daniel Offerman déplie en effet des nappes synthétiques qui flirtent gentiment avec les ambiances rétrofuturistes du blockbuster *Stranger Things*. Initialement soutenue par le "fonds séries" de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Coyotes voit ici l'opportunité d'élargir son audience, un peu comme le cas d'école *La Casa de Papel*, passé du paysage espagnol au marché international. Et tant qu'à conclure sur une histoire de braquage, on notera que l'ultime saison de la série ibérique prend aussi l'accent belge puisque le *Ça plane pour moi* de Plastic Bertrand figure au casting du casse du siècle.

**Résoaù DAB+**  
**10 nouvelles radios locales belges**

Dans le cadre de la semaine de la radio digitale en novembre dernier, on annonçait que plusieurs "nouvelles" radios étaient compatibles avec le DAB+. Comme vous le savez, depuis quelques années, le DAB+ (Digital Audio Broadcasting) voit son influence croître de plus en plus dans le monde de la radio. Très similaire à la FM, cette nouvelle forme de diffusion, née en 2007, permet d'écouter un signal - numérique - gratuitement et ce, sans devoir s'y connecter. Disposant d'une couverture large, le DAB+ permet une écoute optimale en faisant disparaître grésillements et coupures tout en consommant moins d'énergie qu'un émetteur radio traditionnel. À l'occasion de cette semaine de la radio digitale (15/19 novembre 2021), ce sont ainsi 16 nouvelles radios locales qui ont rejoint le réseau DAB+ en Belgique. Parmi elles, 11 sont liégeoises et 5 avaient déjà été ajoutées auparavant, en avril 2021.

**ProPulse so dévoile**  
**Des noms, des noms!**

Moment essentiel de rencontre entre les artistes et les programmatrices/programmeurs venus de Belgique et d'ailleurs, ProPulse est le rendez-vous professionnel des arts de la scène en Fédération Wallonie-Bruxelles. Déjà annoncé du 24 au 28 janvier 2022, l'événement a récemment dévoilé les dessous de sa programmation. Mise en œuvre entre le Théâtre National Wallonie-Bruxelles et Flagey, l'affiche laisse entrevoir une large sélection de concerts dans des styles variés. Musique classique et contemporaine, installation d'art numérique et musique non classique seront

ainsi représentées sur scène. Chaque soir, via sa programmation "Off", le festival assure également sa présence dans différentes salles bruxelloises. Sans oublier les sessions de rencontres professionnelles qui se déroulent sur toute la durée de la manifestation. Du travail de pro.

**La chanson parfaite?**

**Do/Sol/ La mineur/Fa**

Quelle serait la recette pour faire d'une chanson un succès planétaire? Sous la houlette de Arte - 42, la réponse presque à tout, des musicologues, des spécialistes du cerveau et des professionnels de l'industrie musicale ont activement recherché la "formule magique" du méga hit... une recette qui évolue par ailleurs au fil des ans. 2 minutes en serait aujourd'hui la durée idéale, un enchaînement d'accords Do/Sol/La mineur/Fa marcherait particulièrement bien et les tubes seraient un poil plus sombres qu'auparavant. Serait-ce la formule magique? Pas si simple. Mais une chose est sûre: sex, drugs and rock'n roll, cet adage nous fait sécréter massivement les mêmes hormones que la musique: l'adrénaline et l'ocytocine, l'hormone du bonheur. À découvrir sur Arte.tv!

**FACIR**  
**Ego of the Taïga**

Eye of the Taïga est une série de podcasts (www.facir.be) conçue comme un "guide de survie" à destination des musicien-ne-s en voie de professionnalisation. Quatre premiers épisodes sont déjà disponibles, compilés sous la thématique: "Vous n'êtes pas seul-e". Divers-e-s artistes et professionnels-le-s y apportent leurs témoignages et expertises afin de contextualiser les enjeux et attentes du secteur musical.



**Prix Jeune Soliste 2022**  
**Valère Burnon remporte la seconde place**

Présentée par la Radio Télévision Suisse Romande, c'est la jeune harpiste Tjasha Gafner qui remporte à 22 ans le Prix Jeune Soliste 2022 des Médias francophones publics. Présidé par Stéphane Grant (France Musique), le jury du concours offre la seconde place au belge Valère Burnon. Important tremplin pour de grands artistes en devenir et amenés à performer dans diverses émissions du réseau francophone de radios, le Prix Jeune Soliste est attribué chaque année par les chaînes de radio France Musique, Ici Musique, Espace 2 et Musiq3. Pour cette 40<sup>e</sup> édition, c'est donc le pianiste Valère Burnon qui avait été choisi pour représenter la chaîne francophone. Bien qu'il n'ait pas remporté la première place de l'événement, le jeune homme peut cependant déjà se vanter d'un très joli palmarès. En 2019, il décrochait le 1<sup>er</sup> Prix du Concours International de Piano d'Épinal. En 2021, il gagne à nouveau un premier prix, cette fois celui du Concours Européen de Brème, en Allemagne. Ces dernières années, l'artiste s'est également produit à de multiples reprises à la Philharmonie de Cologne, à la Historische Stadthalle de Wuppertal, au Studio 4 de Flagey à Bruxelles, à la Salle Philharmonique de Liège, à la Tonhalle de Düsseldorf, etc. Un artiste que vous croiserez encore très certainement!

**Steven De Keyser**  
**Nouveau CEO de la Sabam**

Le nouveau CEO de la Sabam, Steven De Keyser, a pris ses fonctions le 1<sup>er</sup> décembre. « J'ai hâte d'entamer ce challenge, déclarait-il dans un communiqué émis par la Société Belge des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs. Je constate que la mission de la Sabam est encore trop souvent mal comprise, voire pas du tout, par l'opinion publique. Je souhaite veiller à ce que nous comprenions encore mieux ce que nos membres attendent de nous et à faire en sorte que la Sabam se fasse entendre d'une voix claire dans tous les débats qui intéressent ses actionnaires. » Une intention très louable et à la nécessité incontestable. Et d'ajouter: « Le Covid n'a fait qu'accélérer et renforcer les nombreux défis auxquels la Sabam doit faire face. Et il en a aussi créé de nouveaux. Le grand challenge pour notre personnel

et notre organisation sera d'y répondre avec souplesse et de saisir les opportunités que ces changements entraînent. » Juriste de formation, Steven De Keyser est passé par de multiples institutions et entreprises avant d'atterrir à la Sabam, du barreau de Bruxelles à Deloitte et, en 2019, il avait pris les rênes de la société de gestion Repobel, future Auvibel. Un solide bagage juridique et une connaissance approfondie de tout ce qui touche à la gestion collective donc.

**MIA's**  
**Une double édition en 2022**

Une fois n'est pas coutume, les artistes francophones de la Fédération Wallonie-Bruxelles sont bien représentés aux MIA's (les récompenses de l'industrie musicale flamandes). Angèle est nommée dans six catégories à l'occasion de cette double édition 2020-21 (puisque la pandémie a empêché l'édition précédente de se dérouler) en: Pop, Meilleure artiste féminine solo, Meilleur clip (*Bruxelles, Je t'aime*), Chanson de l'année 2020 (*Oui ou Non*) et 2021 (en duo avec Dua Lipa, *Fever*) et Aut-eur-ric-e-composit-eur-ric-e de l'année. Stromae, grâce à *Santé*, se retrouve quant à lui en lice en Pop, Meilleur artiste masculin solo et Meilleur clip. Dans la catégorie Urban, on retrouve Lous & The Yakuza (aux côtés notamment de Zwangere Guy). C'est le public qui aura ouvert des gagnants, les votes étaient ouverts jusqu'au 12 décembre sur le site mias.be. Seules quelques catégories, dont Meilleur clip et Aut-eur-ric-e-composit-eur-ric-e de l'année, sont déterminées par les pros du secteur musical flamand eux-mêmes. Rendez-vous le 3 février pour connaître le palmarès final!

**Concours Musica Nova**  
**1<sup>er</sup> prix pour Todor Todoroff**

Pour son édition 2021, le Concours Musica Nova - une compétition internationale de musique électro-acoustique réunissant plusieurs dizaines de pays différents - a attribué le premier prix à Todor Todoroff. Diplômé comme ingénieur en télécommunication ainsi qu'en composition électro-acoustique aux conservatoires de Bruxelles et de Mons, Todor Todoroff est un expérimentateur aguerri excellent dans la composition de musiques pour film, vidéo, danse, théâtre et installation sonore. L'artiste et professeur a également remporté le Prix du Public ex-aequo au Prix International Noroit en 1991, le premier prix aux Concours de Musique Électro-acoustique de Bourges en 2007, et bien d'autres récompenses qui s'étalent sur plusieurs décennies.



© ELISE DERVICHIAN

# 101-album

# r'n'bitch-and-more

# Juicy

## Figures libres

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

Plusieurs fois reporté en raison de la pandémie, le premier disque tant attendu de la formation bruxelloise est prévu pour ce début d'année. Les deux artistes y présentent, pour la première fois, une musique qu'elles ont voulu réellement à leur image.

« **C**et album, c'est un nouveau "nous", quelque chose d'hybride et qui nous ressemble », assure le duo. Après s'être fait connaître en 2015 grâce à des reprises décalées des tubes des années 90 (de Missy Elliott à Justin Timberlake) et deux EP (*Cast A Spell* et *Crumbs*), Julie Rens et Sasha Vovk dévoilent leur premier album intitulé *Mobile*. Pour celui-ci, elles font peau neuve et proposent 13 titres aux influences qui dépassent le R'n'B et le hip-hop. Des genres dans lesquels elles se sont retrouvées coincées par le passé. Juicy a décidé de faire désormais fi des codes, des modes et des attentes.

Ce premier projet long format se dévoile riche musicalement et affirmé dans son intention. Le second degré de leurs chansons précédentes a disparu. Les deux amies de 30 ans dressent, ici, le portrait d'une époque fragile, violente, désespérée. Au travers de mélodies telles des berceuses, elles évoquent le sort des générations futures. Des thèmes pas très « joyeux joyeux », comme elles disent, mais dont elles estiment nécessaire de s'emparer. La tension est palpable. Les distorsions sur les voix côtoient les instruments organiques. L'ambiance est sombre, envoûtante. Nous n'entrons pas dans une dystopie ou un monde imaginaire... mais plutôt ce à quoi ressemble notre réalité pour les deux musiciennes.

Après plusieurs reports, votre premier album sort enfin. Que ressentez-vous ?

**Julie Rens** : Déjà, on a très hâte de remonter sur scène. On n'a pas donné beaucoup de concerts ces derniers mois. On voulait sortir l'album en septembre 2020. À cause du Covid, on a tout retardé, tout ralenti. On a alors décidé de retravailler l'album. Notre première source de revenus vient des concerts et on n'avait même plus d'argent pour terminer l'album. On ne voulait pas le bâcler, le sortir et ensuite qu'il ne se passe rien, ça allait être perdu. Financièrement, on ne pouvait pas se le permettre. Et créativement, on avait tellement travaillé qu'on ne voulait pas juste le balancer dans le vide.

De quelle manière l'avez-vous retravaillé ?

**Sasha Vovk** : On collabore depuis un petit moment avec le père de Julie, Jean-Marie Rens, qui a arrangé certains morceaux, avec sept flûtes et tout un orchestre. On a présenté cette création au Botanique en septembre dernier. Grâce à cela, on a pu reprendre des arrangements prévus pour ce concert et les transposer dans les productions de l'album. Cela a beaucoup enrichi les morceaux. On a pu prendre le temps. On a enregistré musicien par musicien, au début de la crise du Covid, comme on ne pouvait pas enregistrer par sections. On a fait ça à l'arrache, chez Julie, avec un petit micro. On a également enregistré de vraies guitares.

**J.R.** : On est super contentes d'avoir pris ce temps. Aujourd'hui, on est vraiment fières de cet album. Il est complet. On avait l'habitude de foncer et de se mettre des deadlines beaucoup trop courtes. Musicalement et créativement, cette période a été plutôt bénéfique pour nous. Sans tout cela, il n'y aurait pas eu cet aspect acoustique.

Depuis quelques années, vous proposez d'autres versions de vos chansons, que ce soit avec un orchestre ou en piano-voix. Qu'appréciez-vous dans cet exercice ?

**J.R.** : On a envie de pouvoir offrir différentes grilles de lecture de nos chansons. Que la même chanson puisse se retrouver dans cinq formules différentes et que ça fonctionne. On aime le fait de pouvoir enrichir autrement nos créations. Ces dernières années, la musique est très électronique, très produite. Elle se retrouve un peu aseptisée car il n'y a pas cette partie organique et ces sons acoustiques. On aime aussi se dire qu'on a un outil de base, qu'on a une chanson dont on est contentes mais dont on peut faire une version super rock ou une ballade. On s'amuse à jouer avec le matériel.

**S.V.** : On a toutes les deux étudié le classique et le jazz au Conservatoire. On a commencé toutes petites le piano. On a présenté quelques concerts au double piano il y a quelque mois. C'était un exercice très enrichissant. Un retour à la partition écrite, plus virtuose que ce que l'on propose habituellement. C'était agréable de se dérouiller les doigts.

On a l'impression que vous vous êtes un peu cherchées avec vos deux premiers EP. Avec ce disque, vous arrivez à réellement exprimer et imposer qui vous êtes en tant que duo.

**S.V.** : Tout à fait. Le premier EP est très lié à notre histoire avec les covers. Forcément, il y avait beaucoup de sonorités 90's, comme dans *Count Our Fingers Twice* ou *Die Baby Die*. Ces titres ne nous ressemblent pas vraiment mais ils ont permis de créer une continuité, de faire le lien. Dans le deuxième, on change déjà un peu mais on sent une forme de formatage, on attend de nous que l'on fasse de la musique pop qui fonctionne. Après ça, on a eu une grande remise en question. On s'est demandé où on se plaçait, vers où on désirait aller. Et on a décidé de faire tout simplement ce qu'on voulait.

**J.R.** : Dans les chansons qu'on a écrites, on aurait très bien pu choisir une direction hyper pop et faire des productions très épurées. Ce temps qu'on a eu nous a permis également de nous questionner sur nos représentations de la réussite, de la notoriété, de l'intégrité. Cela n'a pas toujours été des discussions simples parce qu'il a fallu trouver un terrain commun. Avec cet album-ci, on est arrivé à un mélange de tout ce qu'on avait envie de faire. On a l'impression que c'est le premier objet que l'on sort qui est en accord total avec ce qu'on voulait.

Julie Rens

« Notre première source de revenus vient des concerts et on n'avait même plus d'argent pour terminer l'album. »

Vous dites que vous présentez un "nouveau vous" avec ce disque. Est-ce un risque de revenir avec une proposition différente de ce que vous avez réalisé par le passé ?

**S.V.** : Ce qui peut faire peur, c'est de se demander si le public va suivre. Peut-être que ce sera le cas. Mais on comprend le choc de quelqu'un qui nous a vues, au tout début, chanter du Destiny's Child pour nous voir ensuite jouer au double piano. Ça peut interloquer et surprendre, en bien ou en mal. Et ça nous a fait un peu peur. Mais on se dit qu'on va retrouver un public, qui nous suivra cette fois pour les bonnes raisons.

**J.R.** : Je crois que, souvent, le milieu professionnel de la musique a besoin de cataloguer les groupes, de délimiter certaines choses. Nous, on ne comprend pas pourquoi il faut protéger les gens de la diversité. On peut être très content si, d'un coup, un groupe de métal se met à faire des ballades. Alors c'est étrange d'imposer une distanciation, comme si le public était quelqu'un qui n'avait pas besoin d'être surpris ou amené à découvrir d'autres choses, qu'il devait garder un certain confort. On nous le dit tout le temps mais ce n'est que de la musique, ça n'a pas de sens ! On vient avec une proposition artistique, il n'y a pas mort d'homme si on ne reste pas dans les codes.



© BERNARD BABBETTE

Julie Rons

« On a envie de pouvoir offrir différentes grilles de lecture de nos chansons. »

Avec *Mobile*, vous vous éloignez aussi du terrain pop. L'album est sans doute moins accessible.

S.V. : On a reçu beaucoup de conseils du milieu qui nous disait que si on voulait que ça fonctionne, il fallait faire un tube, qu'il ne fallait pas s'éparpiller, que notre image devait être cohérente, « N'allez pas faire un truc avec un orchestre, les gens ne vont pas comprendre », a-t-on pu entendre. Ça nous a déroutées pendant un temps. On a ensuite mieux redéfini là où on voulait aller.

J.R. : On assume désormais de faire ce dont on a envie. Par exemple, ce qu'on a fait avec l'orchestre, ça a engendré énormément de travail et l'implication de beaucoup de personnes. Un projet pareil n'est pas rentable avec la notoriété qu'on a aujourd'hui. Mais musicalement, ça a du sens pour nous. On s'en fiche alors qu'on nous conseille de ne pas le faire. On espère que c'est dans l'autre sens que ça va changer, que les radios vont se mettre à passer des choses plus éclectiques.

S.V. : Le premier single du disque, *Love When Is Getting Bad*, n'est pas un format radiophonique mais on va quand même essayer de lui faire vivre sa petite vie ! Faire des formats de deux minutes, couplets-refrains, on l'a fait mais on ne l'a pas assumé.

J.R. : Notre morceau qui est le plus passé en radio, on l'aime bien, mais il n'est pas représentatif. On sait qu'on est capable de le faire par contre. Notre objectif est de pouvoir jouer sur scène. Si on peut faire une tournée européenne dans des petits clubs de 200 personnes, c'est génial. On ne veut pas forcément faire Forest National. Si les grandes salles ne nous donnent pas d'espace, on sait qu'on va de toute façon trouver des espaces où jouer. Même si on doit faire une tournée de squats en Allemagne ! Ce n'est pas parce qu'une partie de la scène professionnelle te ferme les portes que ta musique n'a pas lieu d'être.

Vous étiez précédemment en autoproduction et vous ne vouliez pas travailler avec de grandes maisons de disques. Vous venez de vous associer au label de Nicolas Michaux et de Grégoire Maus, Capitane Records. Une petite structure, ça vous convient mieux ?

S.V. : On a enfin un label de distribution. On est très contentes. Éthiquement, c'est ce qui nous fallait. Nicolas Michaux et Grégoire Maus se sont retrouvés face à des situations avec lesquelles ils n'étaient pas d'accord dans ce milieu. Ils ont alors voulu créer leur propre structure pour y remédier. C'est parfait pour nous. Si dans le passé on n'a pas collaboré avec un label, c'est justement car on n'était pas d'accord avec certains fonctionnements. Avec Capitane, on parle enfin la même langue.

Vous dressez un portrait plutôt sombre de la société sur ce disque, non ?

J.R. : On prend le point de vue de notre génération, qui essaye de se projeter et qui voit le monde s'effondrer. L'album parle de l'avenir, quelles valeurs on veut garder avec nous pour affronter ce qui va arriver. Il y a beaucoup de questions ouvertes,

on ne donne aucune vérité. On expose surtout nos craintes. Il y a un morceau, *Youth*, qui parle de la diabolisation de la vieillesse des femmes. Un thème lié à la question féministe qui est très importante pour nous. On retrouve aussi un morceau sur les survivalistes. Il y a beaucoup d'allusions aux enfants, à leurs désillusions sur le futur. On a plein d'amies qui sont de jeunes mamans et on parle beaucoup de ce sujet. J'ai une amie qui culpabilise tous les jours d'avoir mis au monde deux gamins car elle a peur de ce qu'elle va pouvoir leur offrir comme vie.

*Late Night* évoque l'inceste. Le texte est glaçant. *Love When It's Getting Bad* touche aux féminicides. Est-ce délicat d'aborder des sujets aussi difficiles en chanson ?

J.R. : Ce n'est certainement pas un album léger. Pour *Love When It's Getting Bad*, il y a eu tout un cheminement. J'ai toujours été intriguée par les "crimes passionnels" et comment "par amour", on peut justifier la violence. Au début d'ailleurs, on utilisait ces termes et lorsqu'on parlait au réalisateur du clip, on lui disait qu'on ne voulait pas savoir si c'était un homme ou une femme qui allait se faire tuer. On voulait parler de l'amour destructeur, ultra-romancé. Et puis en discutant, en se renseignant, on s'est rendu compte qu'on était nous-mêmes en train de romancer cela. Ce n'est pas un crime passionnel, c'est un putain de féminicide. Et dans les chiffres, ce sont toujours les femmes qui meurent. On a finalement un peu changé l'histoire.

S.V. : On a écrit ce morceau il y a deux ans. Le thème a mûri. Il y a une construction, une évolution. Concernant le morceau sur l'inceste, je voulais aborder ce thème. Je me rappelle que Julie me disait que ça allait être très compliqué d'aborder ce sujet. En effet, ce n'était pas simple. On a choisi de prendre la narration de l'enfant et musicalement, le morceau est très enjoué. Mais le texte est difficile.

Sur votre premier EP, vous évoquiez déjà les relations femmes-hommes. À l'époque, vous aviez peur que ce soit mal interprété. Aujourd'hui, vous n'avez plus ces craintes ?

J.R. : Ce qui nous dérangeait, c'était que tout était centré là-dessus. Nous, on est très concernées par ce que l'on écrit. On réfléchit beaucoup, on fait très attention. Mais ça peut être mal interprété, dans les médias par exemple. On a parfois culpabilisé d'aborder des thèmes dont on voulait parler mais qui ont été mal transmis. Le traitement était grossier. On nous faisait sous-entendre que l'on détestait les hommes par exemple. Cela déplaçait la problématique. On ne pouvait pas parler de ce que l'on voulait.

S.V. : Je crois que tout est parti de notre premier clip, *Count Our Fingers Twice*. Il s'agit d'un dessin animé où on ne sait pas ce qu'il se passe, mais on voit un personnage armé d'une machette et on comprend qu'il veut peut-être émasculer un homme. Mais il y a beaucoup d'humour et de dérision. Les discussions n'allaient jamais assez loin pour expliquer vraiment le fond de notre vision. On restait à la surface des choses. On s'est aussi retrouvé à jouer dans des festivals exclusivement féminins. Pour nous, la réflexion de la position de la femme va bien plus loin que ça.

Pour certain-e-s artistes, la musique s'apparente à une échappatoire, à une bulle en dehors de la réalité. Vous, au contraire, vous préférez l'attaquer frontalement ?

J.R. : Je peux adorer une chanson d'amour mais elle doit vraiment être très bien écrite. Si une chanson ne dit rien, même si la musique est sympa, elle ne va rien me faire. On utilise des mots, on chante devant un public, il y a un aspect d'engagement presque politique à monter sur une scène. On n'apas envie de raconter n'importe quoi. Après, on peut bien sûr adorer des chansons super bien écrites qui évoquent des choses plus légères. Il ne faut pas aborder des sujets de société absolument mais il est nécessaire d'y mettre un certain investissement.

S.V. : Il y a de tout. On comprend que des personnes préfèrent des choses plus légères. Nous, on a décidé de défendre notre musique comme ça. On ne pose aucun jugement.

*Mobile* explore différents univers. D'une chanson à l'autre, on ne sait jamais sur quoi on va tomber. On passe du rock (*Bug In*) à des ballades (*Reinain*) en passant par du hip-hop (*Treffles*).

J.R. : On avait un peu peur que ce soit un peu trop décousu au niveau du style. Mais on peut trouver une certaine cohérence. Nous, on voit tous les liens qui existent à travers l'album.

S.V. : On aime bien mettre beaucoup d'infos. Cela peut dérouter l'auditeur. Mais on a envie de ne se priver de rien dans les harmonies et dans tous les autres éléments. C'est un choix. Ça ne plaît pas à tout le monde.

Sasha Vovk

« On s'est demandé où on se plaçait, vers où on désirait aller. Et on a décidé de faire tout simplement ce qu'on voulait. »

Vous vous essayez aussi pour la première fois à l'Auto-Tune.

J.R. : Au début, on voulait en mettre partout. Puis on a commencé à se prendre la tête et on se disait que ça allait être dépassé d'ici quelques années. On l'utilise de telle manière que ça en devient un outil qui permet d'ajouter de la texture. On aimait le contraste par exemple avec *You Don't Have To Know* qui est complètement acoustique, avec tout un orchestre et ces voix auto-tunées.

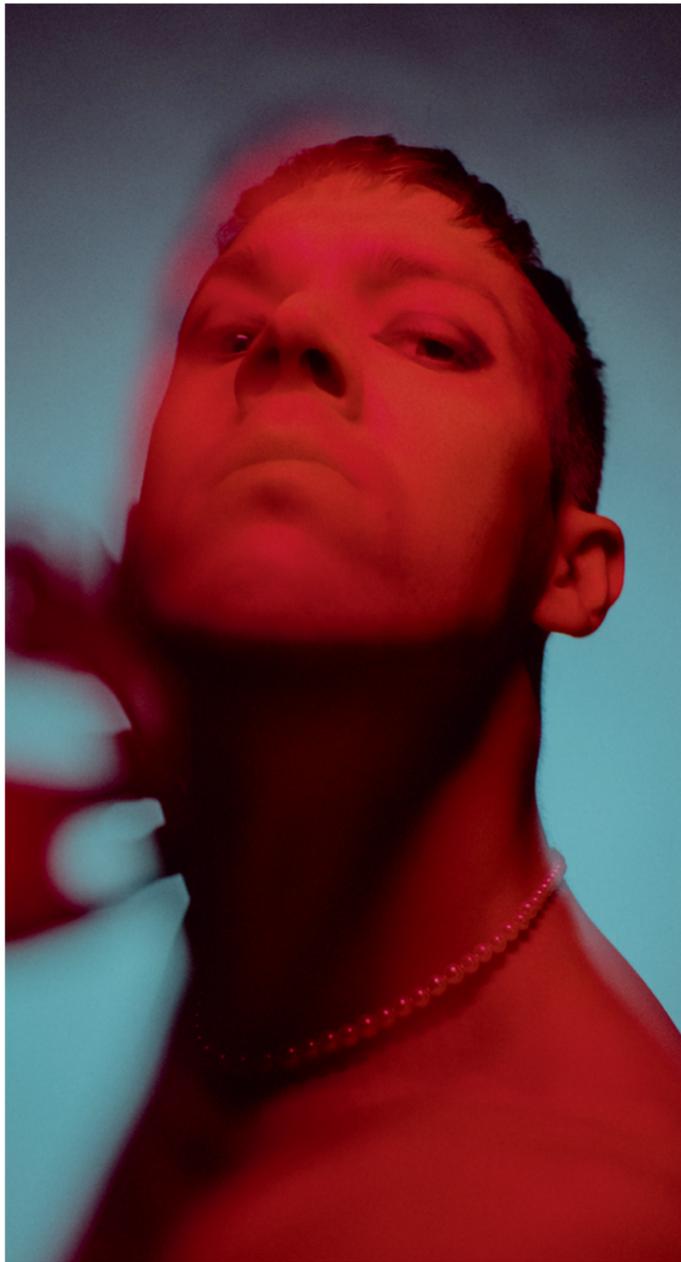
S.V. : On s'est amusées à faire plein de nouvelles choses. Ça n'aurait pas donné la même chose avec des voix naturelles.

Il se dégage quelque chose d'un peu angoissant, c'est une vraie ambiance qui traverse ce disque. Que vous développez aussi visuellement. Un court-métrage en quatre parties accompagnera l'album. L'image fait-elle partie intégrante aujourd'hui des projets des musicien-ne-s ?

J.R. : On voulait que tout l'album soit représenté visuellement.

C'est quelque chose qu'on a toujours voulu faire. Déjà sur le premier EP, il y avait un clip pour chaque chanson. Des morceaux se répondent, il y a une continuité. Quand on écoute un disque en lecture aléatoire sur Spotify, on ne capte rien à tout ça. Transposer l'album visuellement, c'est aussi appuyer cette volonté que l'album devienne un objet cohérent et total.

S.V. : On avait déjà collaboré avec les Gogolplex sur *Mouldy Beauty*. On avait adoré cette expérience. On voulait vraiment retravailler avec eux. L'idée était de parcourir tout l'album. Il y aura un extrait de chaque chanson dans ces quatre parties. Avec un focus sur un morceau dans chacune de celles-ci où on pourra l'entendre en entier. On voulait capter tout l'univers du disque avec des visuels super différents mais toujours avec la patte des Gogolplex. On leur a fait 100% confiance. On peut avoir un côté "control freak" sur certaines choses... là, on a lâché prise car on adore leur travail.



# album

# Bowie

©DANIIL LAVROVSKI

# Mustii

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Trois ans après *21st Century Boy*, Thomas Mustin publie *It's Happening Now*, deuxième album inspiré par un traumatisme familial et traversé de sonorités organiques qui tranchent avec la pop synthétique des débuts. S'il se considère toujours comme « un comédien qui fait de la musique », l'ange blond se donne des ailes et les moyens pour se faire une place au soleil.

Le vendredi 26 novembre 2021, jour où nous rencontrons Thomas Mustin, alias Mustii, dans une boulangerie cosy d'Ixelles, le Codeco s'apprête à éteindre à nouveau la lumière de notre vie nocturne alors que Warner Music, la major sur laquelle l'artiste brabançon est signé, publie *Brillant Adventure*, un coffret récapitulatif en onze CD les années 1992/2001 de David Bowie. La première actualité déprime Mustii, la seconde lui donne la niaque. « Je suppose que si je demande aux attachés de presse de Warner, ils m'enverront le coffret de Bowie. Mais je n'ai pas envie d'attendre. Après cette interview, je fonce me l'acheter à la Fnac. Je collectionne tout de Bowie. »

Bowie, c'est l'icône ultime pour vous ?

Thomas Mustin (Mustii) : Oui, à tel point que j'ai parfois peur de l'assumer. Lors de mes premiers concerts, je reprenais l'une ou l'autre de ses chansons, mais je n'ose plus. Par contre, j'en parle tout le temps en promo. Il y avait un peu de Bowie dans le personnage fictif du *21st Century Boy* de mon premier album, il y en a aussi dans *It's Happening Now*. C'est ma plus grande influence. Dès que je commence à faire de la musique, j'ai Bowie en tête. Chaque fois que je rencontre un musicien avec qui je vais bosser, je lui fais écouter du Bowie. J'adore particulièrement tout ce qu'il a fait dans les années 90', à commencer par son album *1.Outside*.

Mustii

« Jusqu'à mes dix-huit ans, mes parents m'ont surveillé de près pour voir si ne je présentais pas des symptômes de schizophrénie. »

David Bowie a écrit plusieurs chansons sur la schizophrénie, une maladie dont souffrait son demi-frère. C'est un autre parallèle avec votre travail sur votre nouvel album ?

Oui mais ce thème de la schizophrénie qui traverse tout mon album *It's Happening Now* est surtout lié à mon propre parcours de vie. Mon oncle, le frère aîné de mon père, souffrait de schizophrénie. Le sujet était tabou dans la famille, mais ça m'a profondément marqué. Ado, quand je le voyais arriver à la maison, c'était un alien. Il était là et pas là. Je ne parvenais pas à comprendre ce qui se passait dans sa tête. Ça a toujours été une énigme pour moi. J'ai demandé à mon père si je pouvais m'inspirer librement de ce traumatisme familial. J'avais pensé d'abord à un court-métrage et je me suis dit que la musique était le meilleur moyen de l'évoquer. L'album commence par la fin, avec *It's Happening Now*, un morceau "climax" aux sonorités très dures, presque à la *Nine Inch Nails*. C'est le moment où le narrateur – mon oncle – décide de "partir" en mélangeant alcool et médicaments. On remonte ensuite le fil de sa vie. Ce n'est pas un disque thérapeutique, ça reste de la pop. L'idée derrière ça, c'est de parler de la solitude, de l'incommunicabilité, de la notion de "normalité", de la perception de l'Autre. Tout le monde peut se retrouver là-dedans. Moi-même, j'ai été longtemps enfermé dans ma bulle. Jusqu'à mes dix-huit ans, mes parents m'ont surveillé de près pour voir si ne je présentais pas des symptômes de schizophrénie.

*It's Happening Now* s'ouvre davantage aux instruments que *21st Century Boy*. Pourquoi avoir évolué vers un son plus organique et plus brut ?

Le gros de *21st Century Boy* a été conçu dans une cave par Elvin (le producteur/musicien Elvin Galland, – nldr) et moi. Ça correspondait exactement à ce que je voulais à l'époque et aux musiques que j'écoutais alors. Quand je suis parti en tournée avec des musiciens, j'ai commencé à rêver d'un deuxième album plus organique, moins dans le "tout électro fait en petit comité". Pour *It's Happening Now*, j'ai ouvert les collaborations. J'ai travaillé avec Benoît Leclercq (moitié du duo *Delta*, nldr), le Londonien Leo Abrahams (producteur pour *Editors*, *Goldfrapp*, *Oscar & The Wolf...* – nldr) et la chanteuse anglaise Arianna D'Amato qui m'a donné un coup de main pour la formulation des textes en anglais. L'album a été enregistré entre Bruxelles et Paris. À Paris, on a choisi les studios Vogue. C'est là où Johnny Hallyday faisait ses disques dans les années 60. Un lieu qui paraît un peu décadent aujourd'hui, avec des pièces immenses, du bois partout, des sièges en velours. Pour moi, c'était un gros changement et surtout une première. Je voulais trancher radicalement dans ma méthode de travail, confronter les points de vue, ne pas hésiter à faire des allers-retours dans les morceaux, les laisser mûrir et les nourrir de plusieurs avis. Sur mon premier disque, j'étais davantage dans l'impatience.

Mustii

« Chaque fois que je rencontre un musicien avec qui je vais bosser, je lui fais écouter du Bowie. »

À la sortie de *21st Century Boy*, vous déclariez à Larsen que vous vous considérez comme un acteur qui faisait de la musique. Vous avez changé d'avis ?

Non. Dire que je suis un comédien qui fait de la musique, c'est sans doute une manière de me protéger. Mais c'est surtout la vérité. J'ai une formation de comédien alors que je ne maîtrise aucun instrument. Je connais plus de monde dans le secteur du théâtre et du cinéma que dans la musique. En festival, quand je croise d'autres artistes, je n'ose pas trop aller leur parler. Il y a toujours de la distance. En studio, je suis un bricoleur mais j'adore ça. En fait, il n'y a que sur scène que je me sens à ma place. Je tiens les rênes et je maîtrise.

Cinéma, théâtre, télé, concerts : vous serez sur tous les fronts en 2022.

En avril, je présente *It's Happening Now* sur scène en Belgique, mais aussi à la Boule Noire à Paris grâce au tourneur français AEG (Rock En Seine), à Londres et à la Rockhal de Luxembourg. Je reprends la pièce *Hamlet* dès février. Il y a aussi la sortie en salles du film *Vous N'Aurez Pas Ma Haine* (l'adaptation du livre homonyme d'Antoine Leiris sur les lendemains des attentats du Bataclan) où je joue aux côtés de Camélia Jordana, ainsi que la série française *L'île aux 30 Cercueils* sur France 2, avec Virginie Ledoyen. En mai, je repars en tournée et puis il y a les festivals. J'ai hâte...

Mustii

*It's Happening Now*

Warner



©PIERRE VACHAUDEZ

# rock

# 1<sup>er</sup> EP

# Auckland

TEXTE : DIDIER STIERS

Charlotte Maquet, claviériste de Condore, a enfin donné vie au projet rock qu'elle nourrissait depuis des lunes. Son année commence avec un second single tandis que le premier EP s'annonce pour ce premier trimestre. Quant aux concerts (cinq à ce jour)... wait and see !

Un projet rock ? L'idée trotte déjà dans la tête de Charlotte Maquet alors qu'elle jouait encore avec *Monday Morning*, groupe pop/folk qui vécut de 2008 à 2014. « J'avais envie de quelque chose qui corresponde plus à la musique qui me faisait vibrer. Quelque chose de moins... doux, de moins "naïf" que ce qu'on pouvait proposer dans *Monday Morning* », raconte-t-elle en guise de préambule. Quand Leticia Collet (elle-même claviériste de Dan San) lui propose les claviers de Condore, elle accepte avec plaisir : « Lors du premier concert avec Condore, ça faisait trois ans que je n'étais plus montée sur scène. J'ai réalisé à quel point j'étais bien, là, à quel point j'aimais ça. Je me suis dit qu'il allait falloir penser à monter ce projet rock auquel je pensais depuis tant d'années ! C'est Leticia qui m'a vraiment poussée à me lancer, en fait ! » Et d'ajouter qu'Auckland était déjà à moitié construit dans sa tête : « L'idée, le nom, la manière dont je voulais présenter ce projet... Mais je reportais parce que

j'avais peur, plein de questions auxquelles il fallait répondre, de défis à surmonter. Ça m'a pris un peu plus de temps mais voilà, on y est ! »

Et nous ne nous en plaindrons pas ! *Nightfall*, comme s'intitule ce premier EP, compte cinq titres, parmi lesquels *Gamblers*, premier extrait, et *Age of gold*, le single tout frais, clippé par Pierre Vachaudez. Les racines et l'éducation rock sont indéniables : « Je viens d'une famille de mélomanes. J'ai été biberonnée aux Beatles, au blues et au rock des années 70, aux Kinks... » Et si Charlotte "Auckland" a préféré commencer par un EP plutôt que par un album comme il en était pourtant encore question il y a quelques mois, c'est dans le souci de dévoiler les morceaux progressivement : « Ne sachant pas comment la situation allait évoluer, je n'avais pas envie de lâcher 13 morceaux sur un album disque et puis qu'ils ne puissent peut-être pas continuer leur vie en live à cause du Covid. Ici, il n'y en a que 6, mais ils sont là pour donner l'envie de venir nous voir en live... »



#révélation-2021

#millennials

©JULIETTE REIP

# Doria D

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Elle a imposé sa *Dépendance* et son naturel sur toutes les radios francophones en 2021. Cette année sera celle de la confirmation et du premier album. Portrait d'une jeune femme qui a su trouver les mots pour parler à sa génération.

« C'était un après-midi de l'hiver dernier. Mon manager, Manu Freson, avait prévenu tous les potes de ma colloc' à Louvain-la-Neuve mais, à moi, il ne m'avait rien dit. Soudain, j'ai entendu la mélodie d'une de mes chansons qui s'échappait d'une enceinte acoustique dans notre kot. Je croyais que ça venait de mon ordi. Mais non, c'était la radio. Je suis devenue complètement dingue. » Doria a vingt ans et est alors en 3<sup>e</sup> année en Communication à Louvain-la-Neuve. Cet « après-midi d'hiver 2021 », sa chanson *Dépendance*, récit d'une relation toxique qu'elle a vécue, est diffusée pour la première fois sur les ondes. C'est le déclic pour la jeune auteure, compositrice et interprète. « Le début d'une aventure qui va monter en crescendo à une cadence infernale sans que je comprenne ce qui m'arrive. La sortie du single,

sa diffusion en Belgique mais aussi en France, les vues du clip qui explosent, l'enregistrement de mon premier EP, Spotify qui me plébiscite sur Equal (plateforme mise en place par le géant suédois du streaming pour remédier à la non-représentativité des femmes dans la musique, - ndlr), une signature en France, un billboard géant sur Times Square à New York, les premiers gros festivals... Plusieurs fois au cours de ces derniers mois, j'ai dû me mettre en mode "pause" et faire le vide dans ma tête pour absorber tout ça. »

Signée sur le label indépendant G-Major (Tancé, Damien McFly), Doria D est l'une des success-story de l'année écoulée. Son single *Dépendance*, sa relecture sublimée du *Jeune et Con* de Saez ou encore l'entêtant *Sur Ma Tombe* ont touché les cœurs et fait tanguer les corps. Ses atouts ? Une voix "cassée" qu'elle a transformée en arme de séduction massive, cette capacité à mettre des mots sur le ressenti de toute une génération, des influences pop organiques (elle compose à la guitare), une passion légitime pour les sons urbains, un naturel qui lui permet de briser la glace en quelques secondes et une simplicité rare. Mais c'est aussi une artiste qui n'est pas arrivée par hasard là où elle est aujourd'hui. Comme Charles, autre révélation féminine de 2021, Doria D est restée en mouvement pendant la pandémie, a avancé dans son projet artistique en respectant les deadlines fixées. « Dès le printemps, j'ai commencé à répéter pour le live en me disant "les concerts vont bien reprendre un jour". Je voulais me produire avec des musiciens sur scène, pas seulement avec un DJ et un laptop. J'ai beaucoup bossé et jamais cessé d'y croire. Quand les Francos ou les Nuits Solidaires m'ont appelée l'été dernier, j'étais prête. »

Doria D

« J'ai beaucoup bossé et jamais cessé d'y croire. »

Doria a commencé à chanter à cinq ans. « Je dois tout à ma grand-mère. Elle a été la première à m'encourager. Avec des amies, elle a créé une comédie musicale et m'a recrutée à l'âge de 7 ans. On a joué dans toutes les maisons de retraites et les salles de fêtes paroissiales de la région. Comme apprentissage de la scène, il n'y a pas mieux. » À la post-adolescence, Doria D prend sa guitare et écume ensuite les bars et les tremplins. Elle propose des reprises de Nirvana, des chansons en anglais et, très vite, ses premiers textes en français. « Je me mets à nu dans mes chansons. Je considère l'écriture comme un truc thérapeutique. *Dépendance* évoque ma première rupture sentimentale. Il n'y a pas plus intime comme sujet. Quand je l'ai écrite, je me disais que personne n'allait écouter ça, hormis deux ou trois amies. Quand j'ai commencé à recevoir des messages des fans, ça m'a énormément touchée car je me rendais compte que je n'étais pas la seule à être passée par là. Mais ça m'a aussi un peu bloqué. L'album, qui devrait sortir fin 2022, ne sera pas 100% introspectif. Je veux élargir les points de vue, les thèmes et les styles. »



#rétro-pop

#EP

©ROXANE DIAMAND

# Iliona

TEXTE : NICOLAS CAPART

Du haut de ses 21 printemps, Iliona publie *Tête brûlée*, mini-album qui confirme tout le bien que l'on pensait déjà d'elle.

La nouvelle est récente au moment de saisir ces mots et l'enthousiasme encore frais dans le chef de l'intéressée. Iliona jouera les têtes d'affiche pour la première fois sur les planches du Bota, le 19 janvier. L'occasion de dévoiler son nouvel EP *Tête brûlée*, le second après *Tristesse*, sorti en février dernier et fort d'un beau succès. Le français reste de mise, mais la musique d'Iliona décrit ici un univers résolument pop, 60's et anglo-saxon, donnant à ces nouveaux morceaux de faux airs yéyé, aux arrangements tantôt rétros, tantôt plus électros. Pas un hasard si, bien avant la chanson, les Beatles, les Beach Boys ou les Strokes occupent une place de choix dans son cœur et sa discographie.

Iliona est née à Bruxelles d'un papa architecte et d'une maman "psy", des professions qui vont façonner la vision du travail et le caractère indépendant de la jeune femme qu'elle deviendra. Si elle chatouille le piano depuis l'école primaire, la musique ne faisait pas partie du plan initial... Elle abandonnera assez vite la formation classique, mais pourquoi pas quelque chose d'artistique ? D'autant qu'au fil des années, elle touche à bien d'autres matières, dessine beaucoup, s'adonne au montage vidéo et se débrouille pour transformer chaque tâche scolaire en essai créatif. « S'il y avait un exposé à présenter, je fabriquais le plus beau panneau possible... »

Soutenue par ses parents, Iliona (re)vient finalement aux notes et décide il y a peu de se lancer,

sans préambule ni formation. « Bien sûr, ils ont flippé lorsque je leur ai dit mon envie... Mais, très vite, ils ont vu que je travaillais dur et que je prenais tout cela au sérieux. Bosser, au quotidien, 8h par jour... comme tout le monde en fait ! Me voir déterminée les a convaincus que ce n'était pas qu'une phase. »

C'est dans le clip de *Moins Joli*, promenant ses doigts sur les touches noires & blanches et sur une trame mélo, que nous découvrons Iliona cet été. Un instrument qu'elle a adopté et dompté au fil des années. À moins que cela ne soit l'inverse. « J'avais un piano électrique à la maison. J'y revenais de temps en temps, sans prendre ça trop au sérieux mais j'ai grandi autour de lui. Personne d'autre n'y touchait, c'était "mon instrument". Ado, je m'y suis remise, de plus en plus, à l'instinct, à l'oreille et sans solfège, car je n'avais rien retenu ! Je ne sais d'ailleurs toujours pas lire une partition. »

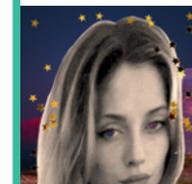
Iliona

« Bruxelles, c'était la loose jusqu'il n'y a pas longtemps. »

Tête brûlée et pas chassés

Aujourd'hui, c'est donc au micro et derrière un piano que l'artiste bruxelloise se présente à nous. Ce qui n'est pas sans rappeler une chanteuse de notre capitale récemment "netflixisée", dont l'ascension-éclair a changé la donne pour Iliona. « Bruxelles, c'était la loose jusqu'il n'y a pas longtemps. J'avais 16-17 ans et je trouvais ça nul d'être ici. Avec mes amis, on rêvait de Paris, de New-York, de Londres... Pour moi, il était clair que je ne vivrais pas plus de deux ans de ma vie d'adulte en Belgique. Mais progressivement, grâce à ses artistes notamment, Bruxelles est devenue de plus en plus stylée. Pour la première fois, on voyait dans les magazines des gens qui avaient vécu là, comme nous. Soudain, j'entendais des accents belges sur les chaînes de télé françaises que mes parents regardaient, et tout devenait possible ! »

Un peu noyée dans le rap, les prods en 2 temps et les morceaux en 4 accords, Ilona avait envie de revenir à des mélodies plus organiques que celles qui ont cours aujourd'hui. Si elle a bricolé avec soin ce disque depuis sa chambre/studio, son rêve reste de pouvoir l'interpréter avec un véritable "band" dans le dos. En attendant, cet EP, elle l'a composé et écrit en solo. « *Tête Brûlée*, c'est un peu l'opposé de *Tristesse* ! Et ça me ressemble complètement de conclure un chapitre pour en entamer un autre totalement différent. Cette fois, le ton est léger, beaucoup plus joyeux, dansant même, et les textes positifs. Le premier EP était nécessaire mais chargé d'émotions, de sentiments, de blessures... Aujourd'hui, je suis sereine, j'ai confiance en l'avenir. Et ma musique s'en ressent. »

Iliona  
*Tête brûlée*  
Artside



L'ALCOOL DÉSHYDRATE  
PRENDS DE L'EAU!

ICI  
L'EAU  
EST  
GRATUITE



# la-foto

# plus-safo

©DR

# Quality Nights

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

Faire la fête, c'est bien. Sans prendre de risques, c'est encore mieux. Le label *Quality Nights* veille.

Sortir, danser, lâcher la bride et flirter avec les limites : voilà un programme qui devrait être accessible à tou-te-s... Mais ce n'est pas le cas et ce ne sont pas les récentes et flippantes révélations exhumées à l'occasion du *Balance ton bar* qui contrediraient cet état de fait.

Perdre le contrôle, avec ou sans l'aide de substances licites et illicites, reste dangereux. Heureusement, depuis près de quinze ans, une initiative a donné lieu à des actes pour rendre le milieu festif plus sécurisé.

La méthode porte un nom qui ne laisse planer aucune ambiguïté sur ses intentions : la réduction des risques. Et via le label *Quality Nights*, elle s'en donne les moyens. Julie de Drée est la responsable du label. Elle explique comment tenter d'atteindre l'objectif de soirées plus "safe" : « En promotion de la santé, il y a trois moments essentiels et interconnectés : la prévention, en amont ; le soin, après coup, mais c'est souvent trop tard ; et enfin la réduction des risques, au moment de l'acte. »

C'est à ce moment-là que les travailleurs du label *Quality Nights* interviennent. Un moment clé où des choses peuvent être mises en place pour faire en sorte que la fête se passe le mieux possible, même quand des activités "casse-gueule" ont lieu. Et l'intérêt de cette démarche réside dans une approche dénuée de jugement, plutôt objective et réaliste que fantasmée et morale, comme le précise Julie de Drée : « On est dans le pragmatisme. Les gens font ce qu'ils veulent, boivent, prennent des drogues, ont des rapports sexuels. Nous ne sommes pas là pour les juger, nous sommes là pour que ces activités, qui auront lieu, se passent avec le moins de risques possible. » Comme dans le cas du non-consentement. Julie de Drée précise : « Depuis 4, 5 ans, on travaille cette thématique du viol. Beaucoup de barmen nous demandent quelle attitude adopter face à ce qu'ils voient. On propose des formations pour répondre à ce genre de questions. L'affaire des bars a mis le danger du viol en avant, mais notre spectre est plus large : dangers liés à l'alcool, aux substances, mais aussi aux nuisances sonores... et aux risques d'agressivité ».

Prévoir une fontaine d'eau pour éviter la déshydratation et les accidents, mettre à disposition préservatifs, bouchons d'oreilles et informations en tous genres. Autant de gestes qui feront sans doute la différence quand les choses dérapent. Et ce qui est malin dans la démarche, c'est que ces gestes et actions mises en place se font en intelligence avec les lieux qui veulent se voir attribuer le fameux label.

Julie de Drée rappelle que ce n'est pas neuf : « Créé en 2007 par Modus Vivendi, et grâce à l'aide de la Cocof, le label travaille en partenariat avec les organisateurs de soirées. Nous leurs proposons de créer un partenariat actif. Nous allons à la rencontre des responsables des bars, des boîtes ou des salles de concert et on voit ensemble de quoi ils ont besoin. C'est important qu'ils soient partie prenante, on ne veut pas arriver avec une solution toute faite. »

## Mais comment ça marche ?

Pour comprendre, il faut se pencher sur le fameux triangle d'Olivenstein. Julie de Drée a la gentillesse de nous éclairer : « Ce triangle représente les trois ingrédients qui doivent être réunis pour essayer de sécuriser la prise de substances : il y a la qualité du produit consommé, l'état de la personne qui le prend et, enfin, le contexte. »

Même si le label *Quality Nights* met à disposition, avec l'aide des communes bruxelloises, des lieux de "testing" où qui veut vient vérifier ce qu'il risque d'ingurgiter, c'est principalement sur la dernière pointe du triangle qu'il intervient : le contexte.

Et il faut reconnaître que l'accueil est plutôt positif, comme le souligne la responsable : « Dans beaucoup de nouveaux lieux, les responsables sont très attentifs au bien-être de leurs clients. Ils sont souvent eux-mêmes ex-fêtards et veulent bien faire les choses. »

Alors, si tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des "mondes de la nuit" possibles, Julie de Drée reste positive : « C'est facile car on travaille en partenariat avec des lieux super qui mettent en place des initiatives et qui sont intéressés par le bien être de leur public. Je suis touchée par la bonne volonté, et épatée par les idées qui surgissent et auxquelles on n'avait pas pensé. » Des pas en tous cas... vers une fête qui reste une fête.



# post-rock

# instrumental

©ALEXIA JAUBERT

## Endless Dive

TEXTE : DIDIER STIERS

Le deuxième album du groupe, intitulé *A Brief History of a Kind Human*, est annoncé pour ce 11 février. Même dans les chemins de traverse du post-rock instrumental, l'imagination est au pouvoir.

Une fois n'est pas coutume, les garçons d'Endless Dive ont travaillé avec un vieil ami. Il se trouve qu'il y a quelques années maintenant, trois des quatre membres du groupe (originaire de Tournai) jouaient dans une formation hardcore dont le chanteur était Arthur Sente, aujourd'hui journaliste au Soir. « Il avait fait pas mal de photos lors d'un voyage en Espagne et un autre en Argentine, raconte Pierre Van Vlaenderen (guitare). En allant les développer, il s'est aperçu que ses photos étaient superposées. Je ne sais pas trop comment ça s'est produit, mais ça a donné un assez chouette effet... » L'un de ces clichés sert aujourd'hui à illustrer la pochette du nouvel album, et d'autres sont repris dans le livret.

« Arthur a toujours aimé écrire et il avait quelques petits textes en réserve. On en a un peu discuté, pour voir comment on pouvait incorporer son travail dans notre musique. Il a associé chacun de ces textes à un de nos morceaux... » Et voilà comment *A Brief History of a Kind Human* est aussi devenu la petite histoire d'Arthur, qu'il a voulu transmettre à travers la musique d'Endless Dive. Le guitariste poursuit : « D'où le titre de l'album justement, *A Brief History of a Kind Human*, "une brève histoire d'un gentil humain", qui est une espèce de parodie de

« Arthur a toujours aimé écrire et il avait quelques petits textes en réserve. On en a un peu discuté, pour voir comment on pouvait incorporer son travail dans notre musique. Il a associé chacun de ces textes à un de nos morceaux... » Et voilà comment *A Brief History of a Kind Human* est aussi devenu la petite histoire d'Arthur, qu'il a voulu transmettre à travers la musique d'Endless Dive. Le guitariste poursuit : « D'où le titre de l'album justement, *A Brief History of a Kind Human*, "une brève histoire d'un gentil humain", qui est une espèce de parodie de

*A Brief History of a Kind Human* (le best-seller mondial de Yuval Noah Harari, - ndr). »

À l'époque du premier album (*Falltime*, sorti en janvier 2019), le groupe disait vouloir "pour le moment" ne pas inclure de chant dans ses compos. Les textes d'Arthur Sente ne changent rien à cette volonté puisqu'ils resteront au stade de l'imprimé, présents uniquement dans le livret. « On a déjà pas mal de fois pensé au chant, admet Pierre, mais pas forcément sous forme lyrique, plutôt dans l'optique de rajouter une texture sonore. » Voilà un moment aussi qu'Endless Dive imagine sortir du plan classique guitare/basse/batterie : « En utilisant des éléments un peu plus électroniques et des effets un peu plus bizarres dans l'album, c'est la route qu'on est en train de prendre. Mais de là à rajouter du chant... Cela dit, on n'a jamais vraiment fermé de porte, même dans notre musique en général. Pourquoi pas proposer un jour un featuring, ou une collaboration ? On verra. »

En attendant, post-rock et musique instrumentale font toujours bon ménage pour titiller l'imagination. « C'est ce qu'on aimait là-dedans, pouvoir s'imaginer des paysages, des histoires... Mais c'était chouette aussi d'avoir une espèce de narrateur extérieur, qui raconte des histoires comme nous, on n'en aurait pas forcément imaginé. »



# punk

# griot-burkinabé

©DAVIDE BELOTTI

## Avalanche Kaito

TEXTE : DIDIER STIERS

Remarqué l'été dernier lors du Micro Festival, le trio a bouclé 2021 avec une tournée à travers l'Europe. Alors qu'arrive *Dabalomuni*, un premier EP, les prochains mois s'annoncent chauds !

L'histoire commence comme ceci : "En 2018, un griot burkinabé rencontre le duo noise punk bruxellois Le Jour Du Seigneur..." Une histoire improbable, mais juste sur papier. Parce qu'en vrai, ça marche ! « Au Burkina Faso, je me suis aperçu que les artistes font des rencontres, commente Kaito Winse. J'avais essayé de collaborer avec des Européens, mais beaucoup de projets se ressemblaient. Et puis j'ai eu l'occasion de voir en vidéo des groupes avec lesquels on me proposait de travailler. C'est là que je les ai remarqués. Les gens du Burkina Faso n'allaient pas oser essayer avec eux mais moi ça m'a inspiré, j'ai eu une impression d'innovation. La musique qu'ils faisaient, c'est comme moi, moi aussi j'essaie de faire des choses hyper larges, sans limitations au niveau vocal ou de style. C'est ça que nous avons mis en place après notre rencontre en 2018. Quand je suis arrivé en Europe, je ne connaissais rien, mais je me suis lancé. On a essayé, ça donnait quelque chose, et qui ne ressemblait pas du tout aux autres groupes ! »

Le trio se compose aujourd'hui également de Benjamin Chaval (Bargou 08, Le Jour Du Seigneur) et de Nico Gitto (Why The Eye, Zoft). Quant à Arnaud Paquotte, l'autre moitié du Jour Du Seigneur, il figure bien sur l'album d'Avalanche

Kaito... attendu pour juin sur, excusez du peu, le label Glitterbeat de Chris Eckman !

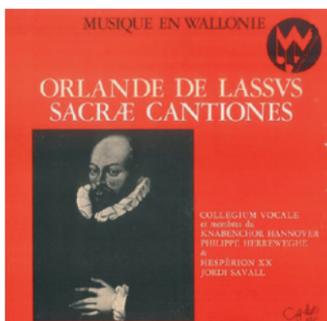
« Lors de notre rencontre, commente Benjamin, nous avons travaillé sur le son, le rythme et une certaine forme de puissance. Nous montrions à Kaito des trucs complètement arrachés et lui nous disait que c'était comme telle ou telle chose de son village ! Même dans les textures, quand nous lui avons mis un pickup de guitare sur son arc à bouche, ça s'est fait super naturellement, sans frontières ! » L'intéressé renchérit en parlant d'univers hyper fort : « C'est l'énergie du village qui est en moi et que j'amène en ville. Notre collaboration est une entité dans le présent qui essaie de s'adapter pour le futur. » Chris Eckman ne dit pas autre chose quand il parle de "griot 2.0" et voit en Avalanche Kaito la prochaine étape des collaborations entre musiciens du Nord et du Sud.

Liberté dans le jeu, explorations d'autres voies : le trio fonctionne loin des poncifs attachés aux "musiques métissées". Comme le dit Michael Wolteche, qui préside aux destinées de celui-ci : « Avalanche Kaito est vraiment hors du langage habituel, raconte autre chose de façon vraiment tranchée, mais aussi extrêmement physique, organique, en allant dans les sensations fortes. C'est complètement "out", sans être cérébral ! »

# Musique en Wallonie

TEXTE : STÉPHANE RENARD

En un demi-siècle d'existence, Musique en Wallonie a exhumé d'innombrables œuvres inédites du patrimoine musical wallon et bruxellois. Du Moyen Âge au 20<sup>e</sup> siècle, de Dufay et Ockeghem à Lekeu et Souris, ce sont près de 200 pépites que ce label hors des modes affiche à son catalogue. Retour sur cette aventure d'exception en compagnie de Jean-Pierre Smyers, son président.



1<sup>er</sup> album publié :  
Orlande de Lassus  
Sacrae Cantiones  
1971



Dernier album publié :  
Jean-Noël Hamal  
Motets  
2021



C'est ce que l'on appelle un effet collatéral, mais celui-là fut particulièrement heureux. La réforme constitutionnelle de 1971, et notamment l'article 59 instituant les communautés en leur donnant l'autonomie culturelle, aura boosté bien des énergies. Si, au sud du pays, l'une des initiatives les plus visibles est la création du Festival de Wallonie, à Liège c'est un mélomane qui se sent pousser des ailes. « *Le label Musique en Wallonie, rappelle Jean-Pierre Smyers, son actuel président, est en effet né à ce moment à l'initiative du notaire Albert Jeghers. Il avait à ses côtés son ami l'abbé Carl De Nys, musicologue de renom. Leur idée de départ était de valoriser en l'enregistrant le patrimoine musical liégeois. Mais le catalogue s'est rapidement ouvert à tout le territoire de l'actuelle Fédération Wallonie-Bruxelles.* »

**Qu'est-ce qui a permis d'asseoir très vite la réputation du label ?**  
La compétence – et le carnet d'adresses ! – de l'abbé De Nys. Pour financer ses projets, Musique en Wallonie a commencé par nouer des partenariats avec d'autres firmes, telles que Koch-Schwann, Pavane et Valois. Il y a même eu Philips pour un enregistrement de Lekeu, Ysaÿe et Vieuxtemps par Arthur Grumiaux avec Dinorah Varsi.

**D'autres faits d'armes au palmarès des débuts ?**  
Nous avons été parmi les premiers à collaborer avec l'Ensemble Huelgas de Paul Van Nevel, avec qui nous avons gravé une intégrale du compositeur médiéval Ciconia. Mais nous avons aussi à notre tableau un disque Roland de Lassus pour lequel nous avons réuni à leurs débuts Jordi Savall et Philippe Herreweghe. C'était la grande époque de la redécouverte de la musique ancienne. Musique en Wallonie est née au bon moment...

**Et au bon endroit, la région liégeoise a toujours été un creuset musical...**

Elle l'était vraiment à l'époque, avec notamment l'influent organiste Hubert Schoonbroodt. Il a d'ailleurs gravé notre premier LP, en dirigeant la musique de Lambert Chaumont. Et puis Liège était riche de deux courants, celui de la musique contemporaine avec Henri Pousseur au Conservatoire et celui de la musique ancienne avec Jérôme Lejeune. Sans oublier la présence de l'Opéra, de la Salle Philharmonique et de l'Orchestre Symphonique – devenu l'Orchestre Philharmonique de Liège du temps de Pierre Bartholomé en 1983 –, avec lequel nous avons beaucoup enregistré. Un autre facteur a été de pouvoir compter sur un ingénieur du son exceptionnel, André Charlin, qui avait développé des techniques offrant des captations de très grande qualité.

**Votre originalité, aujourd'hui, c'est d'avoir un conseil d'administration composé surtout de musicologues...**

À partir de 1991, le professeur Philippe Vendrix (ULg), qui a dirigé le Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours, a en effet rejoint l'équipe. Musique en Wallonie s'est alors mise à développer des partenariats avec les musicologues de nos universités et de nos conservatoires francophones. Ces experts nous proposent les compositeur-trice-s qu'ils redécouvrent lors de leurs recherches. Cela explique la richesse des livrets de nos CD. Nous avons la même obsession de qualité pour le choix des interprètes. Une de nos séries emblématiques est celle des 5 CD consacrés à Roland de Lassus. Ce Montois célèbre de la Renaissance franco-flamande a énormément voyagé. Chaque CD a été interprété par un ensemble différent – français, allemand, néerlandais, italien et belge –, en correspondance avec les pays qui ont accueilli Lassus au long de sa vie.

**En fait, votre démarche s'inscrit à contre-courant d'un label commercial...**

Totalement. Il est évident que la plupart des labels réfléchissent en termes de ventes, avec des répertoires grand public ou des

programmes sur mesure pour une star. Nos choix, eux, sont dictés par la préservation et la diffusion du patrimoine. Nous avons été ainsi le premier label à relancer l'intérêt pour ce géant du violon que fut Eugène Ysaÿe, que l'on avait un peu oublié en tant que compositeur. Les cinq disques que nous publions cette année pour nos 50 ans témoignent de cette même philosophie. Je prends pour exemple le CD du ténor Reinoud Van Mechelen et du pianiste Antony Romaniuk, avec des mélodies et des Lieder d'Eduard Lassen. Ce Bruxellois d'origine danoise s'était installé à Weimar, où il mourut en 1904. Sa célébrité lui valut une rue à son nom, avant que son existence ne fut effacée par les nazis car il était juif.

Joan-Piioro Smgors

« Il est évident que la plupart des labels réfléchissent en termes de ventes. Nos choix, eux, sont dictés par la préservation et la diffusion du patrimoine. »

**Et en matière de diffusion ?**

Les CD physiques sont distribués dans une vingtaine de pays, mais nous sommes aussi présents sur les plateformes digitales. Ce qui ne rapporte quasiment rien, mais c'est capital car notre mission est la diffusion d'un patrimoine. Les relevés des téléchargements confirment que celui-ci est diffusé aux quatre coins du monde !

**Est-ce qu'il y a des créneaux qui plaisent davantage ?**

Sans aucun doute. Dès que l'on sort un disque de luth, tous les luthistes de la planète se ruent dessus. On a le même phénomène avec l'orgue. Autre succès assuré, la musique du 15<sup>e</sup> siècle, particulièrement aux États-Unis, où nous avons développé un partenariat avec l'ensemble Cut Circle de Jesse Rodin. On a aussi parfois de curieuses surprises. On se demandait pourquoi notre disque de danse *Musique au temps du Prince de Ligne* avait été rapidement épuisé. En fait, ces contredanses du 18<sup>e</sup> siècle proposent quasiment les mêmes rythmes et figures que la square dance. Ce sont ses adeptes qui ont fait du CD un répertoire alternatif...

**Des projets ?**

Nombreux ! Nous allons exploiter des sources rares – 78 tours, bandes radio... – pour retrouver de grands interprètes wallons et bruxellois, de la fin du 19<sup>e</sup> siècle à 1950. Un travail de restauration soigné nous a permis de dénicher déjà douze chanteuses et chanteurs qui furent des gloires de leur temps. Nous voudrions aussi accroître notre catalogue des femmes compositrices, beaucoup trop restreint. Et puis, dans l'immédiat, nous sommes en train de peaufiner un double CD sur Alfred Dubois, qui fut le professeur d'Arthur Grumiaux, et dont il existe des enregistrements fabuleux. Quand on se plonge dans notre passé musical, les découvertes sont infinies...

ERIK  
SATIE  
VEXATIONS

# 40x21

# Erik-Satie

## Alain Lefebvre Off Record Label

TEXTE : SERGE COOSEMANS

C'est en 1893, après une rupture dévastatrice, qu'Erik Satie compose *Vexations*, une courte partition pour piano destinée à être répétée 840 fois d'affilée. Le label bruxellois Off en a désormais sa propre version, disponible en 21 volumes.

Relativement simple, relativement sportive, l'interprétation complète de *Vexations* varie entre quatorze et trente-cinq heures, selon le tempo choisi. L'œuvre ne sera jouée une première fois en public qu'en 1963, 38 ans après la mort de Satie, à New-York et à l'initiative de John Cage. *Vexations* a depuis connu bien des incarnations, ainsi que des records enregistrés au Guinness Book. En février de cette année, 12 pianistes japonais se relayaient encore sur scène pour interpréter les 840 *Vexations*. Un mois plus tard, le jazzman Wataru Iwata contactait Alain Lefebvre du label belge Off pour lui proposer de "sortir" ces 23 heures de musique. « *Je lui ai répondu qu'il était matériellement impossible d'uploader un tel fichier, se souvient Lefebvre. Aucune plateforme digitale n'accepte ça. De plus, je voyais mal quelqu'un écouter durant 23 heures la même pièce !* »

La nuit portant conseil, le Belge finit toutefois par développer une idée assez "satieque" : diviser l'œuvre en 21 volumes. Parce que nous sommes en 2021 et parce que 840 divisé par 21 égale 40 *Vexations*, ce qui fait une durée d'écoute plus acceptable pour une pièce musicale

répétitive. Encore du chiffre : le projet vite mis en route, Off sort sur le site Bandcamp ([vexations840.bandcamp.com](http://vexations840.bandcamp.com)) un volume hebdomadaire à partir de la 21<sup>e</sup> semaine de 2021. Aujourd'hui quasi bouclé, le projet collaboratif est assez fascinant, ainsi que curieusement varié pour une partition unique répétée tant de fois. « *Les musiciens et musiciennes viennent du Japon, d'Ukraine, d'Angleterre, de Suisse, de France, d'Italie et de Belgique. Ma seule demande était de jouer la pièce 40 fois sur l'instrument de leur choix, au tempo de leur choix et arrangée à leur guise.* » Voilà donc Satie trituré à la guitare électrique, au piano, aux synthés, "remixé" sous forme de symphonie... Et ce motif obsédant qui s'étend, s'expédie, ne se reconnaît même pas toujours. Alain Lefebvre : « *Au départ, je pensais ne sortir les volumes que sur Bandcamp mais à l'écoute des nombreuses versions, j'ai décidé que certaines se retrouveront aussi en streaming et à l'achat, comme des sorties normales.* » Riche idée et bonne occasion de découvrir une facette moins évidente de l'auteur des très populaires *Gymnopédies*, qui occultent le reste de sa production.



© SÉBASTIEN STOCKIS

# Fabian Fiorini annonce la couleur

PORTRAIT : DOMINIQUE SIMONET

Présent dans de multiples projets musicaux, théâtraux, chorégraphiques ou cinématographiques, le pianiste, voyant la cinquantaine se profiler, sent la nécessité de se recentrer. Rétif à tout clivage, Fabian Fiorini s'interroge sur la dimension politique et sociale de la musique et de la présence sur scène.

« **D**ans mon parcours, je suis à un renouveau complet », lance Fabian Fiorini. C'est vrai qu'on le voit et l'entend dans des projets nombreux, divers, et souvent passionnants : en duo avec Guy Cabay, en quartette avec Greg Houben, au sein d'Aka Moon, Octurn, Al Funduq ou MikMääk, sur les scènes théâtrales ou chorégraphiques du Groupov, d'Anne Teresa De Keersmaeker ou de Vincent Hennebicq (*L'attentat*), dans la bande musicale du film *La ruche* de Christophe Hermans qui sort dans les cinémas en 2022. Et, oui, en piano solo, dans *De papillons noirs*, fascinant album de 2015.

Mais voilà qu'à l'aube de ses cinquante ans – dans deux ans et demi –, le pianiste et compositeur sent la nécessité de se recentrer : « Je veux voir ce qui m'intéresse, tant au niveau musical qu'au niveau des rapports entre musique et public. J'adore le jazz pour son côté vivant, la vérité de l'instant, quand, dans la musique classique, j'aime la beauté du son, le rapport au silence. J'ai envie de choses plus pures, plus directes, ça tombe bien, avec l'époque que nous vivons... »

## Le choc Keith Jarrott

Né à Liège un peu par accident – alors que ses parents vivaient en Algérie, sa mère est venue accoucher ici –, Fabian Fiorini a toujours vécu en Belgique et réside actuellement à Bruxelles. Pour autant, il ne se sent ni Liégeois, ni Bruxellois, mais plutôt « humain » : « Les notions de frontière m'échappent un peu. Il y a des régions, des entrelacs d'énergie, des langues, des dialectes, les frontières naturelles que sont reliefs et vallées... »

« Comme tous les Italiens, mon père écoutait beaucoup de musique, jazz, rock, opéra, Franz Schubert, le « Köln Concert » (improvisation au piano de Keith Jarrett, on va y revenir, – ndlr). » Quant à sa mère, Félicianne Ledoyen, elle était comédienne et aussi metteur en scène au Théâtre Poème. « Dès 8 ou 9 ans, j'ai eu un rapport à la scène, je voyais les coulisses du métier », dit-il.

Ainsi, à la maison, le jeune Fabian est sensibilisé à la musique sous toutes ses formes : jazz, musique du film Barry Lyndon, Ennio Morricone... Iron Maiden ! Et puis, « un samedi matin, j'ai mis le « Köln Concert ». J'étais en pleurs. Mon père, qui lisait les critiques dans les journaux, l'avait acheté, c'était un truc à la mode à l'époque. Pour moi qui devais avoir 10 ou 11 ans, ce fut un choc, peut-être le plus fort. Même après avoir étudié la musique, je n'arrivais pas à écouter cette musique de manière analytique. Oser la déconstruire m'a pris beaucoup de temps, comme si c'était quelque chose d'un peu sacré. »

Au départ, ce n'est pourtant pas un piano que le petit Fabian demande à Saint-Nicolas, mais une batterie. Vers l'âge de 10 ans, il suit des cours de percussions classiques : « si c'était à refaire, je ferais le parcours exactement de la même façon car le rythme est à la base de la musique ». L'année suivante, un stage de l'académie d'été à Neufchâteau (AKDT), sous la direction du percussionniste malinois Chris Joris, s'avère particulièrement « fondateur » : « La musique classique, c'est écrit. Dans la classe de percussions africaines, Chris chantait le rythme que l'on devait copier et sur lequel il fallait faire des variations. Cela met dans un tout autre état musical, on se laisse porter par un flux. Là, pas de partition, ce qui m'a ouvert au côté improvisé du jazz. »

## Le piano comme un fou

La mère de Fabian avait conservé des liens avec le vibraphoniste Guy Cabay, qui conseille au fils de 15 ans d'apprendre à lire la musique. Cours de solfège, de piano et d'harmonie classique à l'Académie de Nivelles, tel est le lot du jeune Fiorini. « Entre 15 et 18 ans, j'ai bossé le piano comme un fou. Le matin, à la récré de 10 heures, après mes devoirs, je pratiquais. À l'Institut de l'Enfant-Jésus à Nivelles, en salle de lecture, il y avait un vieux Pleyel. J'ai fait sept années de solfège en trois. » S'ensuivent des petits concerts dès l'âge de 18 ans et un premier album enregistré à 21 ans, *Fasol Fado* (Igloo, 1995), en duo avec... Guy Cabay. La suite musicale,

on la connaît. Elle est inséparable d'une prise de conscience liée, notamment, à l'expérience théâtrale maternelle : « Le jazz est une musique très narrative. Au bout, qu'est-ce qu'on raconte ? ». S'appuyant sur l'histoire de la musique, Fabian Fiorini rappelle que nombre de créations ont eu lieu dans des circonstances religieuses ou festives, requiem, couronnement, etc. « À chaque fois, c'est lié à un contexte social et politique. Certaines sonates de Beethoven correspondent à l'émergence de la petite bourgeoisie, ce qui en fait une musique d'émancipation. Cela m'a toujours questionné. »

L'implication directe du pianiste et compositeur dans l'activité théâtrale n'est pas sans conséquences non plus. À partir de 2019, il parcourt le monde avec *Rwanda 94*, spectacle de sept heures sur le génocide des Tutsis, mis en scène par Jacques Delcuvelier au sein du Groupov. Avec, en 2004, une étape au Rwanda même : « Au départ, les gens ont fait semblant que ce n'était pas arrivé, puis cela a réveillé certains traumatismes au point que certains se sont évanouis dans la salle. C'était l'expérience d'une forme de catharsis, l'art comme objet de réparation, de questionnement sur la souffrance. Mon parcours est très marqué par le théâtre, cela m'a fait réfléchir à la dimension politique du fait de monter sur scène. »

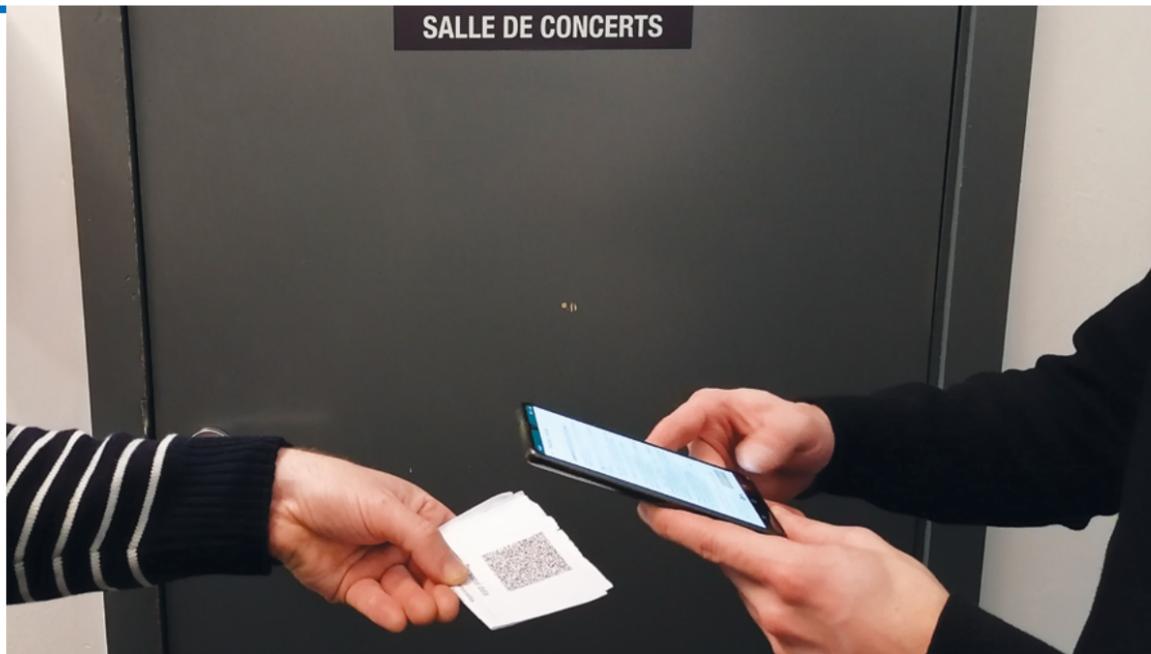
Après le choc du Keith Jarrett à Cologne en 1975, Fabian Fiorini a écouté « tous les pianistes, de Cecil Taylor à Bill Evans, et de chacun, j'ai apprécié quelque chose. » Il cite aussi volontiers Grigory Sokolov, Vladimir Horowitz, Glenn Gould, Martha Argerich. Sans non plus faire l'impasse sur d'autres styles représentés par Simon and Garfunkel, Tom Waits. « Mon père adorait Money de Pink Floyd. Je n'aime pas les musiciens de jazz, de rock, classiques, qui n'ont pas de respect pour les autres genres musicaux que les leurs, dit-il. Il y a des bijoux à toutes les époques et dans tous les styles. »

## L'art comme ouverture

Le constat est amer : « Cela m'attriste que les gens ne se croisent plus. Il y a un truc dans cette société : on a étudié de façon si spécialisée que les expressions ne se rencontrent plus. Aujourd'hui, on vend de l'art et on a donc besoin d'une vision unique, simplifiée. Or, il y a plusieurs périodes dans une vie, des choses qui nous passionnent à divers moments. Tout n'est pas égal ni linéaire alors que la société tend à nous faire croire cela. » Dès lors, suite à ce travail si spécialisé, connaît-on, maîtrise-t-on tant de choses ? Une illusion, selon Fabian Fiorini, pour qui « un bon artiste maîtrise ses outils de base et s'aventure dans des domaines méconnus avec instinct, intuition. Sur son lit de mort, Mozart était toujours en train de découvrir. »

Fabian Fiorini joint la parole aux actes, comme en témoigne son triple concert au River Jazz Festival à Bruxelles : trois projets, trois scènes, un même soir de décembre 2021. À la Jazz Station, à la bibliothèque Solvay et au Marni se succèdent *Messe noire*, *Blanche* et *Transcendant Red*.

Avec Nicolas Fiszman à la basse, Jean-Paul Estiévenart à la trompette et un quatuor à cordes, *Messe noire* s'inspire de la musique baroque. Suite en sept couleurs pour piano, *Blanche*, « dédiée à mon amour », se réfère à « la bonne chanson populaire et à la musique de film ». Elle sort en disque chez Igloo en 2022. Mika Oki, fille de feu le trompettiste Itazu Oki, fait de la musique électronique « très analogique, avec des sons magnifiques ». C'est avec elle que le pianiste a choisi de dialoguer de manière très percussive dans *Transcendant Red*, pièce expérimentale en cinq parties correspondant aux cinq éléments que sont le métal, l'eau, le bois, l'air, le feu. « Pour ces trois pièces, je me sens plus comme un peintre », dit-il, en avouant un penchant pour Lucian Freud, Francis Bacon – passion que partageait Gainsbourg –, les surréalistes, les abstraits, la Renaissance italienne, Jérôme Bosch « et tout ce que ça raconte au point de vue politique et social ». Cela témoigne de beaucoup de suite dans l'analyse, de la part d'un Fabian Fiorini qui annonce clairement la couleur.



Dans le monde d'après, il faut montrer patte blanche et être en ordre de vaccin ou de testing pour accéder aux salles de concerts.

# Concerts et festivals Réapprendre à vivre ensemble

TEXTE : LUC LORFÈVRE

La pandémie a complètement bouleversé le modèle économique, social et artistique du secteur du live. Covid Safe Ticket, embouteillage dans les agendas et les sorties de disques, surenchère dans les cachets, stades qui se remplissent des mois à l'avance alors que les préventes pour les festivals prévus en 2022 sont au ralenti, manque de visibilité pour les projets émergents, concurrence "déloyale" de Netflix ou des compagnies aériennes low cost... Le marché est complètement bouleversé et les questions sont nombreuses. Heureusement, les idées pour se réinventer ne manquent pas. Et, l'enthousiasme est toujours de mise.

« **L'**année 2022 ne sera pas facile pour le live. Ce sera une année pleine d'interrogations et de doutes. Il faudra encore se réinventer, s'adapter, proposer de la musique live "autrement" pour un public dont les habitudes de consommation de loisirs ne sont plus les mêmes. » Ces propos pleins de réalisme et de bon sens sont tenus par Denis Gerardy, directeur du Cirque Royal de Bruxelles et directeur/programmateur du festival Les Solidarités, à Namur. Son avis est loin d'être isolé. Il reflète celui de plusieurs membres de la Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles (FFMWB) créée au début de la pandémie. Il est aussi partagé par les interlocuteurs que nous avons interrogés en décembre dernier, lorsque la Culture a été à nouveau dans le viseur du Comité de Concertation (Codeco). Confronté à une politique fédérale à court terme basée sur le "stop and go" et à une crise sanitaire qui n'en finit pas de rebondir, le secteur du live désespère de voir arriver ce fameux "retour à la normale" que certains avaient déjà cru voir venir l'automne dernier. « Lors de la toute première mise à l'arrêt de la culture, en mars 2020, des confrères allemands, organisateurs de festivals ou agents, avaient pronostiqué une régularisation du marché international du live pour l'été 2023, voire pour 2024, poursuit Denis Gerardy. Nous étions plusieurs à les traiter de pessimistes. Aujourd'hui, j'ai tendance à croire que leurs prévisions étaient correctes. »

## CST, vent de liberté

Pourtant, lors de la mise en place du Covid Safe Ticket (CST) le 13 août 2021, un vent de liberté a soufflé à nouveau sur les scènes du Royaume. « En jazz, les concerts avaient déjà repris au printemps 2021. Dès la fin de l'été, lorsque les jauges ont pu être plus élevées et que les normes sanitaires ont été allégées avec le CST, on a, certes, retrouvé une "vraie" ambiance de concert, mais ce n'était pourtant pas comme avant », explique Dana Petre, porte-parole des Lundis d'Hortense et de la Jazz Station, à Bruxelles. « Car il ne faut pas oublier que le principe du CST prive de concerts les spectateurs potentiels qui ne sont pas en ordre de vaccin ou de PCR ou tout simplement ceux qui sont opposés à ce système. Mais il est vrai que les prestations jazz se sont multipliées. Des tournées ont été mises en place, les artistes ont eu l'opportunité de présenter leur nouveau projet. Le public a repris le chemin des salles et des festivals. Musiciens, techniciens, spectateurs... Partout on a senti de l'enthousiasme et aussi un vrai plaisir de se retrouver, même si nous savions que tout le monde ne pouvait pas en profiter. »

Née en 1976, l'association Les Lundis d'Hortense assure la promotion et la diffusion de la scène jazz belge au travers de concerts, de stages, de festivals. « Pour les concerts, on travaille en partenariat avec les salles. Dès le mois de mai 2021, on s'est rendu compte que la plupart des lieux qui organisent habituellement des événements jazz étaient préparés. Quand on a recommencé à mettre en place les tournées dans le cadre des Lundis d'Hortense, on n'a rien imposé à nos partenaires. L'idée était de suivre la politique du lieu, de s'adapter aux jauges, aux spécificités de chaque salle et aux souhaits de chacun. Il est arrivé que sur une même semaine, un artiste programmé dans le cadre des Lundis d'Hortense joue dans trois salles de la Fédération Bruxelles-Wallonie qui appliquent trois protocoles sanitaires différents. Tout cela a demandé un travail énorme de communication entre la salle, les artistes et le public. »

## Moins de désagréments

Mail personnalisé pour chaque détenteur d'un billet, formation du personnel pour accueillir le public dans le respect des normes sanitaires, nouvelle signalétique, nouvelle pédagogie dans la communication, système de ventilation, mise à jour quasi en temps réel de l'agenda des concerts, adaptation systématique des règles et des configurations en fonction des décisions du Comité de Concertation... Les salles de concerts ont complètement revu leur fonctionnement à la rentrée de la saison d'automne. « Tout

ça a un coût énorme, explique Denis Gerardy, qui a dû engager davantage de personnel au Cirque Royal. Nous avons renforcé nos équipes d'accueil. Le but est de recevoir les spectateurs de manière optimale, en respectant toutes les règles sanitaires mais en leur faisant éviter au maximum les désagréments et des queues trop longues. Dès qu'il arrive devant la salle, le spectateur est pris en charge. Une équipe bien préparée, la politesse, des mots bien choisis, des petits gestes et des sourires permettent de faire oublier les contraintes liées aux normes sanitaires. De manière générale, ça se passe bien. Le public qui a choisi de venir au concert est compréhensif, connaît les règles du jeu et les accepte. Depuis la mise en application du CST au Cirque Royal, nous avons néanmoins été contraints de refuser 5% des spectateurs en possession d'un ticket de concert. Certains n'avaient pas de CST, d'autres présentaient un test PCR positif, des enfants de plus de 12 ans n'étaient pas en ordre. Nous avons aussi détecté de faux QR Code. Enfin, il y a aussi des spectateurs étrangers dont on ne parvient toujours pas à lire le QR Code de leur pass sanitaire national. C'est le cas pour les citoyens américains et israéliens. C'est très problématique car ces gens sont de bonne foi et en ordre. »

## Denis Gerardy, directeur du Cirque Royal

« Depuis septembre dernier, nous avons entre 15 et 30% de détenteurs d'un billet qui ne viennent pas au concert. Les raisons sont diverses : refus du CST, la peur et aussi l'oubli dû au report répété de la date. »

## La peur toujours présente

Plus interpellant encore, les chiffres de "non-présentation" sont en nette augmentation. « Par non-présentation, on entend les détenteurs d'un ticket de concert qui ne viennent pas le soir du spectacle et ne demandent pas le remboursement, rappelle Denis Gerardy. Hors Covid, le taux européen moyen de non-présentation dans les salles est de 5% à 6%. Depuis septembre dernier, nous avons enregistré des taux entre 15 et 30% selon les concerts. Les raisons sont diverses : refus du CST, la peur et aussi l'oubli dû au report du spectacle. Certains concerts ont été reprogrammés trois fois depuis le début de la pandémie. Le public ne s'y retrouve plus. » Pour Dana Petre, « chaque concert qui a lieu est une pierre de plus à l'édifice. Mais ça se reconstruit progressivement, note-t-elle. À la reprise des concerts à la Jazz Station, on s'est rendu compte qu'une partie des fidèles n'était pas là. Il a fallu rassurer, communiquer. Les gens plus âgés étaient davantage en demande d'informations. Les jeunes fans de jazz se sont posés moins de questions. »

### Taux de remplissage

Force est de constater qu'on a entendu tout et son contraire depuis l'instauration du CST. Chaque exemple de concert "flop" a aussi son contre-exemple. Mais c'était déjà vrai avant le Covid. Certains chiffres sont éloquentes. Pour les gros concerts internationaux en salle, les préventes ont battu record sur record cet automne. Six minutes pour que le concert de Måneskin à Forest National ce 10 février 2022 affiche sold out ; dix minutes pour vendre toutes les places des deux concerts "last minute" de Nick Cave et Warren Ellis à Anvers qui ont eu lieu en novembre dernier au Stadsschouwburg d'Anvers ; deux stades Roi Baudouin pour Ed Sheeran l'été prochain, quatre pour Coldplay. Du jamais vu. Du côté des artistes émergents de la Fédération Bruxelles-Wallonie, il y a aussi eu de beaux succès. Celles et ceux qui ont continué à travailler pendant la pandémie et sont revenus avec un nouveau répertoire ont été récompensés pour leur abnégation. Avec un seul EP à son actif, Charles a fait complet dans toutes les salles où elle a joué. Au Botanique, Winter Woods venu présenter une release party à la Rotonde est "monté" de catégorie en remplissant finalement l'Orangerie pour répondre à la demande du public. À la sortie de son dernier EP cet automne, Ykons a fait sold out à la Madeleine et au Reflektor. Tant sur les ondes qu'en salles ou dans les festivals, Doria D ou Noé Preszow ont eu beaucoup de visibilité dans un contexte sanitaire pourtant difficile. Sans aucune actualité à son actif, Girls In Hawaii a fait également le plein. Opposé au système du CST, le Rockerill Festival s'est déroulé à guichets fermés (et en jauge réduite). Annoncé uniquement sur les réseaux sociaux, le concert du retour de Mustii à l'Ancienne Belgique a été complet en une matinée. Loïc Nottet a présenté sa création *Phantomania* quatre soirées consécutives avant de se produire à Forest National cet automne et il a vendu tous les tickets. Invitée de dernière minute pour assurer sa première partie à Forest, Tanaë n'a jamais joué devant autant de monde en salle. Ce n'est pas rien.

« Ce n'est pas aisé de tirer des conclusions sur la fréquentation des salles, analyse encore Denis Gerardy. De manière générale, les grosse pointures internationales n'ont pas de souci à se faire. C'est plus difficile pour certains artistes dont la fan base est plus réduite ou qui offrent une proposition artistique plus pointue. » Mais pour Dana Petre, « c'était déjà le cas avant le Covid. C'est toujours plus compliqué de faire venir le public pour des découvertes que de remplir une salle avec un artiste établi ou attendu. Mais il faut rester positif. À la rentrée, tous les artistes jazz voulaient jouer. Je trouve ça bien pour le genre musical que nous défendons. Le contraire m'aurait attristé. S'il y a plus de concerts jazz qui sont organisés, ça veut dire qu'il y a plus de projets qui sont actifs, plus de création en amont, plus d'artistes et de techniciens impliqués. C'est une bonne chose pour la visibilité du jazz en Fédération Bruxelles-Wallonie, mais cela implique aussi davantage de choix pour le public et donc l'éventualité que certains concerts marchent moins bien que d'autres. »

### Offre pléthorique et surenchère

« Je n'aime pas le terme "embouteillage", mais il est vrai que nous sommes tous confrontés à une offre pléthorique, bien supérieure à la normale, confirme Denis Gerardy. Au Cirque Royal, nous allons avoir une saison 2022 plus chargée que la normale. D'une moyenne habituelle de 125 dates, nous passerons à 180. Le public va devoir faire des choix, et pas seulement pour des raisons économiques. Nous aussi. Les "gros" n'ont pas de soucis à se faire. Par contre, beaucoup d'artistes émergents vont être mis sur le carreau. Si les concerts se multiplient, il y a aussi beaucoup de prudence car, hormis pour les blockbusters, les préventes pour 2022 démarrent lentement. Les gens attendent la dernière minute pour se décider et je peux les comprendre. Nous sommes aussi confrontés à des cachets artistiques qui ont monté de manière disproportionnée. Pour le festival Solidarités, des artistes français qui demandaient un cachet de 30.000 euros en 2020

exigent désormais 20.000 euros de plus sans qu'il y ait forcément une valeur ajoutée dans ce qu'ils proposent. »

Organisateur du Ronquières Festival, Gino Innocente pointe aussi un changement radical dans les habitudes du public. « Le budget "loisirs" n'est plus considéré de la même manière. Le concurrent du Ronquières Festival, ce n'est pas forcément Dour ou les Francos. C'est Netflix, les minitrips, les promos pour les vols low cost, voire des festivals en Espagne ou en Europe de l'Est qui sonnent plus "exotiques" dans l'oreille d'un Belge. Pour un budget égal ou moindre que les années d'avant Covid, le public a beaucoup plus d'autres possibilités de se divertir aujourd'hui. »

### Dana Potro, Lundis d'Hortense

« Plus de concerts, ça veut dire plus de nouveaux projets et plus d'artistes qui se produisent en live. Mais ça signifie aussi davantage de choix pour le public et donc forcément des spectacles qui marchent moins bien que d'autres. »

### So réinventer

Le Ronquières Festival, qui avait été le premier événement de masse à pouvoir être organisé en août 2021 avec le CST, a décidé de rajouter une journée à son édition 2022. Pour pouvoir "caser" plus d'artistes ? Pour des questions de rentabilité ? « Non, nous y pensions déjà avant le Covid. La soirée de clôture de notre édition 2019 avec Bigflo & Oli avait attiré 24.000 personnes. Nous avons atteint le point de saturation. Tout s'est bien passé, mais nous avons réfléchi à un réaménagement du site du Plan Incliné et à l'idée d'étendre le festival de deux à trois journées, avec une soirée d'ouverture, le vendredi, plus axée "jeune", où nous accueillerons Orelsan l'été prochain. Le but n'est pas de mettre plus de groupes à l'affiche, mais d'accueillir public et artistes dans les meilleures conditions. Ajouter un jour de festival et revoir le site nous permettent de mieux équilibrer les jauges, d'étaler la programmation et de proposer d'autres activités. »

Après deux années d'annulation, en 2020 et en 2021, en raison de la crise sanitaire, le Dour Festival reviendra en 2022 avec une édition XXL sur sept jours. Toujours programmé sur cinq jours (du mercredi 13 au dimanche 17 juillet), le festival musical sera en effet précédé d'un nouvel événement, le "Dour CampFest", dès le lundi 11 juillet. L'accès à ce CampFest sera gratuit pour toute personne en possession d'un ticket "combi" des deux éditions qui avaient été annulées. « C'est une manière de remercier notre communauté,



Dans le monde d'après, il est vivement recommandé de porter un masque dans les salles de concerts.

justifie Alex Stevens, programmateur du Dour Festival. 90% des spectateurs du Dour Festival campent sur place. Depuis plusieurs éditions, il y avait une demande de leur part de pouvoir accéder au camping plus tôt. L'idée n'est pas de faire dans la surenchère ou dans la démesure, mais d'offrir une grosse fête à notre public de fidèles avec des animations, des collectifs de DJ's belges et étrangers. Pour la programmation musicale du festival, on reste autour des 250 artistes/groupes et on garde le même nombre de scènes. Ceci dit, je peux comprendre que des organisateurs de festivals rajoutent une scène ou un jour de programmation. Les coûts d'infrastructure ne sont pas forcément plus élevés et ça permet de répondre au casse-tête de la programmation. Tout le monde veut jouer à Dour. Nous avons bien sûr envie de programmer en 2022 les artistes qui devaient proposer leur nouveau projet en 2020 et 2021 et qui n'ont pu le faire, suite à l'annulation de nos deux dernières éditions. Mais c'est aussi dans notre ADN d'être à l'affût de tout ce qui sort aujourd'hui. On fera forcément des déçus. »

Tout comme les autres festivals qui ont déjà ouvert leur billetterie pour 2022, le Dour Festival constate que la prévente de nouveaux tickets est plus lente. « Les gens sont prudents, c'est compréhensible. L'esprit "Dour" va à l'encontre de tous les comportements préconisés pour éviter de choper le Covid. À Dour, les gens vivent ensemble jour et nuit dans une bulle de plus de 40.000 personnes qui viennent de partout en Europe. Il n'y a pas de gestes barrière. On embrasse des inconnus, on va dans la tente des uns et des autres, on boit dans le verre de l'autre, on picore à deux ou trois dans le même paquet de frites. Notre communauté est jeune. Pendant deux ans, elle a été privée de ce sens de la fête et des libertés. Ça leur a manqué et les messages sur les réseaux sociaux montrent que la plupart de notre public a envie de revenir. Pour les festivals qui attirent un public plus adulte, ce sera plus difficile. »

### Un nouveau business-model

Denis Gerardy confirme le point de vue d'Alex Stevens. « La pandémie a changé les comportements. En tant qu'organisateur, on fait davantage attention à l'aspect sanitaire. Le public qui avait l'ha-

bitude de se rendre dans des festivals de masse y réfléchit aussi. Est-ce que les gens ont encore envie de rester plusieurs jours dans un festival, payer pour leur parking, faire la queue pour acheter leurs tickets "boisson" et refaire la queue au bar ? Est-ce que tout ça donne envie quand on a arrêté de le faire pendant deux ans ? Est-ce qu'ils ont découvert autre chose ? Je pense, honnêtement, qu'on va perdre une partie du public adulte. Mais je crois aussi que la solution ne se trouve pas dans le quantitatif. Aux Solidarités, on ne veut pas ajouter une journée, une scène ou des noms à l'affiche. Un festival, ce n'est pas qu'une succession de groupes. Notre programmation 2022 sera qualitative mais nous allons aussi élargir les espaces, mettre des manèges pour les enfants, proposer plus de débats citoyens. Bref, il y aura d'autres choses que de la musique même si on sait que la billetterie enregistre ses pics lorsqu'on annonce un gros nom. »

La pandémie a obligé le secteur du live à repenser son "business model". L'été dernier, avec ou sans Covid Safe Ticket, des festivals à jauge réduite, comme la version "Summer" du Roots & Roses Festival à Lessines, le Carrière à Namur ou le Micro Festival à Liège ont fait l'unanimité. Mariant DJ sets, live, expositions et happenings, le Horst Festival, qui a fait sold out, a montré en septembre dernier qu'on pouvait proposer de l'électro lors de soirées qui se terminent à 23h. Habitué à organiser des concerts à Forest National ou au Palais 12, Arnaud De Koninck, CEO de Progress Booking, présentait dans le numéro précédent de Larsen son nouveau bébé, Le Prince Club, nouveau lieu de concert d'une jauge de 170 places, loin de l'agitation urbaine. En février 2022, le Cirque Royal ouvrira ses Écuries, nouvel espace convivial, situé en-dessous de sa salle principale, pouvant accueillir 350 personnes pour des spectacles plus intimes. Autant de propositions qui séduisent et d'initiatives montrant, qu'après deux ans de crise, il est important de réaffirmer certaines valeurs fortes du secteur du live comme la proximité, l'échange, le partage. « Public, artistes et équipes dans les salles ou les festivals doivent réapprendre à vivre un concert ensemble dans un même lieu », conclut Dana Petre.



© BERNARD BABBETTE

Isha, toujours un mot pour le dire

# C'est quoi un·e "artiste engagé·e" en 2022 ?

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Avec la disparition, il y a quelques mois, de Julos Beaucarne – conteur, chanteur, poète et artiste engagé connu à travers le monde –, Larsen s'est posé la question de l'engagement des artistes en 2022. Qu'est-ce que cela veut dire ? Si cela veut encore dire quelque chose... Mais même si le terme "chanson engagée" semble sortir tout droit d'une époque révolue, les combats de la jeune génération, oui, sont bel et bien menés. Discussion à chaud et à cœur ouvert avec des artistes passionné·e·s, d'âge et d'univers différents mais toutes et tous soucieux·euses d'être en lien avec le monde actuel et ses bouleversements.

« On est d'abord engagé dans sa vie personnelle. Comme musicien et comme auteur, on a une responsabilité particulière car on génère de l'idéologie, un certain discours, un regard sur le monde. Donc on peut aussi éventuellement influencer les autres. Brassens et Prévert ont nourri ma propre vision du monde comme je suppose, à ma modeste petite échelle, ce que je raconte dans mes chansons peut jouer le rôle du grand frère ou du cousin pour un certain nombre de ceux qui me succèdent aujourd'hui » explique Claude Semal. Comédien de formation, il a d'abord été abreuvé par l'univers syndical qu'il a découvert à la maison étant enfant. Également journaliste et chroniqueur (pendant le confinement, il a lancé *l'Asymptotique*, un web magazine libre à prix libre), ce sont les rencontres qu'il a faites qui lui ont donné de la matière pour écrire des chansons. « Tout ce qui se retrouve dans mes chansons a à voir avec ceux que j'ai rencontrés dans le milieu artistique mais aussi dans les luttes

un peu le sujet de la pièce *Le Grand feu*, dans laquelle il est à l'affiche actuellement. En tournée jusqu'en avril 2022, accompagné du musicien Rémon Jr, il y reprend des textes moins connus de Jacques Brel. « Je ne monte pas sur scène pour faire réfléchir les gens sinon ça s'appelle une conférence... Je vais sur les planches pour les divertir ! Ce qui est devenu difficile avec l'engagement, c'est cette connotation moralisante... Sur scène, l'artiste dit "de faire ça" mais lui le fait-il vraiment ? » Depuis une dizaine d'années, Mochélan met aussi son talent au service des écoles en y animant des ateliers d'écriture. « J'étais considéré comme un cancre et je n'ai jamais passé autant de temps dans les écoles que depuis que je suis artiste. On y fait venir des rappeurs et des slameurs car les professeurs sont parfois déconnectés et démunis. Ils n'ont parfois ni les outils, ni les codes face à la complexité du monde actuel. Et je suis halluciné de voir des jeunes de 17 ans qui ne connaissent pas le 11 septembre 2001. Il y a un vrai problème de transmission... »



© LARA HERBINA

Claude Semal, chanteur, auteur, journaliste, chroniqueur, humoriste et comédien !

sociales. Le fait de se taire et d'écouter les autres, cela permet paradoxalement d'avoir des choses à dire. » Comme Julos Beaucarne, Claude Semal, dès les années 70, a fait partie du patrimoine de la chanson française. Leurs parcours sont d'ailleurs parallèles, dans la grande tradition du music-hall. Julos, nous confie-t-il, a été l'un de ses maîtres, c'est l'un des chefs de file de la chanson belge, un rôle qu'il n'a jamais voulu endosser. « Curieusement, Julos a toujours été très actif dans la cause écologique voire même virulent. Sa personnalité médiatique était relativement lisse et souriante mais dans ses livres il avait parfois des discours assez radicaux. » Claude Semal ne veut surtout pas être donneur de leçons : « L'art doit représenter tous les aspects de la vie intime, philosophique et pas uniquement l'aspect engagé dans le sens le plus strict du terme. » Ses héritiers ? Daniel Hélin, notamment, qu'il considère comme son petit cousin. En conclusion, pour l'artiste, autant la chanson française était plus contestataire dans les années 60 et 80 (avec André Bialek, Christiane Stefanski, Jacques-Ivan Duchesne...) autant aujourd'hui cette parole de revendication est incarnée par le rap.

« Moi, je n'ai pas le sentiment d'être un artiste engagé, monter sur scène et dire des trucs cela ne suffit pas ! C'est tellement réducteur par rapport aux gens qui travaillent dans des associations 8 heures par jour, et parfois plus, pour vraiment faire bouger les choses sur le terrain. » Issu du Pays Noir, Mochélan, de son vrai nom Simon Delecosse, est rappeur, slameur et comédien. bercé par le rap français des années 90, très virulent. Plus que d'être engagé et faire passer des messages, sa plume et son micro lui servent à poser un regard sur le monde dans lequel il évolue. L'engagement, c'est

Dans le monde actuel, l'artiste carolo regrette aussi le manque d'espace accordé à la nuance, « on est pour ou on est contre, c'est noir ou blanc et les réseaux sociaux exacerbent ça, ça clive ! »

Pour Sasha Vovk et Julie Rens du groupe Juicy (lire aussi l'entretien de ce même numéro), il est difficile en 2021 de ne pas aborder dans leurs chansons des sujets de société qui les interpellent : « Il n'est pas aisé de condenser un sujet très complexe en deux couplets et un refrain... Là où le rap est une musique de protestation, où le débit de parole est plus important, c'est plus simple de développer un sujet complet... Nous, on ne se permet pas d'avoir des messages très clairs mais plutôt des pistes de réflexion. » Pour elles, il est primordial, dans cette espèce de flux incessant d'informations, d'aiguiser sa grille de lecture et son sens critique afin de pousser les gens à la réflexion, sans oublier le côté ludique de leur musique. En clair, le texte, en anglais, est un aspect du processus de création... Si les gens passent à côté, il y a tout le reste. Alors, engagée la génération actuelle ? « Même des artistes majeures comme Angèle parlent de féminisme, d'homosexualité... C'est cool car c'est ça que les gamins ont besoin d'entendre ! Déconstruire les clichés afin que ce que les jeunes écoutent rentre dans une éducation plus ouverte. On sort des codes que nous avons eux gamines... Surtout sur ces questions de féminisme, de genre, d'identité... et ça c'est un énorme pas en avant. »

Et c'est précisément de féminisme dont il est question dans la production de la slameuse Zouz alias Zoé Henne. Depuis presque 2 ans, elle s'est fait connaître avec le duo Z and T (avec Têta Simon) et leur clip *Chers harceleurs, merci* sorti en plein



© BERNARD BABBETTE

Le rap où le véhicule de la contestation et de l'engagement au 21<sup>e</sup> siècle?

confinement. Le 28 novembre dernier, elles recevaient le Prix du public lors de l'événement Prix Paroles Urbaines. « Je ne parle pas que de féminisme, précise Zoé, j'utilise beaucoup de sujets d'actualité et je parle de mon ressenti, de mon vécu pour ensuite défendre un propos universel. Chers harceleurs, merci parle de situations qu'on a vécues toutes les deux. Ce clip a fait du bruit car des associations actives contre le harcèlement de rue ont voulu nous rencontrer. » L'artiste souligne que le milieu du slam, essentiellement masculin, a complètement changé et est maintenant composé d'une majorité de filles, avec des artistes comme Joy Slam ou Lisette Lombé. Vraie fan de rap, Zoé déplore les propos sexistes présents chez certains rappeurs mais cela ne constitue pas l'essentiel de cette musique, il y a aussi une certaine poésie et, avant tout, cette musique est là pour bousculer, être vulgaire, agressive... « Le rap est souvent taxé de sexiste mais il y a d'autres milieux musicaux (ou d'autres milieux tout court) où les lyrics sont aussi sexistes. Je me demande parfois s'il n'y a pas un mépris de classe par rapport au rap... Étant donné que cette musique vient des quartiers. » Zouz prône une poésie engagée. Son combat féministe et ses rencontres avec d'autres féministes radicales, des personnes trans, des travailleuses du sexe, lui permettent de se remettre en question, lui ouvrent énormément l'esprit sur la société dans laquelle elle vit et inspirent beaucoup ses slams. « Le féminisme en Europe a changé. Aujourd'hui, il se veut inclusif avec les personnes de minorités de genres, non binaires, transgenres et personnes racisées. Moi, je suis une femme cisgenre hétérosexuelle blanche. Si je peux être discriminée en tant que femme, je suis privilégiée par rapport à une femme noire ou par rapport à une personne transgenre. On ne se rend pas compte à quel point la communauté Queer a toute une histoire, à travers de nombreuses époques qu'on ne connaît pas, c'est toute une culture. »

Le slam et le rap ont-ils participé à cette recrudescence de la chanson française? Noé Preszow illustre bien ce retour au français dans le texte. Bercé par Ferré, Brel, Renaud, il a grandi avec ces artistes à la fois engagés et poètes mais surtout intimes. « Une chanson intime peut aussi être engagée comme par exemple Kids de Eddy de Pretto (chanson qui parle de l'enfance de l'artiste et de son rapport à la virilité définie par son père, - ndlr). » Pour lui, aujourd'hui, il y a un renouveau de la parole sociétale et de la façon dont elle est

véhiculée: « Il y a 10 ans, le rapport à la langue française n'était pas le même. Puis Stromae et d'autres sont passés par là ». Il souligne l'apport du rap à la langue française: « Le retour du rap a relevé le niveau d'exigence pour les artistes qui chantent en français. Cela met une petite pression pour que l'on fasse de belles chansons pertinentes. » Noé est aussi sensible à la cause environnementale et se réjouit que la jeunesse descende dans la rue et se mobilise pour de grandes causes comme le climat.

Parlons justement d'écologie avec un artiste, producteur de musique électro instrumentale, désireux de s'engager et de dire des choses grâce à la musique et non au texte. C'est l'histoire de Monolithe Noir alias Antoine Pasqualini (qui proposait récemment un ciné-concert lors d'une Larsen Night à la Maison des Musiques). Le projet de l'artiste met en musique le film documentaire PLOGOFF, des pierres contre des fusils de la réalisatrice bretonne Nicole Le Garrec, un docu qui parle du soulèvement d'une commune du Finistère contre l'implantation d'une centrale nucléaire. « J'avais envie de rendre visible le travail d'une réalisatrice dans la mesure où le travail des femmes est peu reconnu ou peu exposé dans le milieu du cinéma. De plus, je suis Breton et la lutte écologique et citoyenne me parle. Tout était donc aligné pour que cela se fasse. Concrètement, on fait la BO du film et on s'y imbrique en respectant la bande sonore existante. On s'adapte bien sûr à la parole, c'est une part d'écrit et d'improvisation. » Antoine, comme beaucoup de citoyens, se pose de nombreuses questions sur notre rapport à l'environnement et l'empreinte écologique laissée par l'homme. Cela génère une certaine angoisse par rapport à l'avenir. « En tant que musicien qui a des possibilités d'exposition, qu'est-ce que je peux faire pour amener les gens à se poser des questions? »

Alors, c'est quoi être engagé-e en 2021? À la lumière de ces différents points de vue, il est difficile de trancher cette vaste question. Mais il n'y a pas deux camps définis: engagé-e-s ou non. Dans la production de chaque artiste, il y a un point de vue, un vécu, une réflexion, un regard intime ou un cri de révolte... ou aucun de ces aspects-là! C'est surtout la perception et la résonance de cette libre expression qui peut donner de la pertinence auprès du public. Libre à chacun de la ressentir à sa manière...

## In Situ

# La Ferm}à{Culture

TEXTE: LOUISE HERMANT

On a peut-être tou·te·s rêvé de pouvoir assister à un concert dans son salon, bien installé·e·s dans son fauteuil. Patrick Benoît, lui, le fait depuis quelques années

déjà dans son ancienne ferme, près de Gembloux. Il y accueille, pour le plaisir surtout, talents émergents et artistes de renom. Petit tour du propriétaire.



© PATRICK BENOÎT

Des voussottes, du parquet, un piano... on est bien dans le salon de Patrick Benoît!

**N**ous ne sommes point ici dans une salle, mais bien dans un salon. Meublé de canapés, avec une télévision, une grande collection de CD, une bibliothèque, des bibelots, des photos de famille, une grande baie vitrée qui donne sur le jardin et un plafond voûté en brique. Il n'y a pas de vestiaire, ni de bar, d'estrade, de gradins. Depuis 2015, Patrick Benoît a tout simplement ouvert les portes de chez lui, une ancienne grande ferme totalement rénovée, pour y organiser des concerts, et de temps à autre des créations théâtrales et repas littéraire. « Je vis ici plus ou moins tout seul. Je me suis dit que ce serait sympa de faire de la culture de proximité. Je voulais faire profiter des lieux. J'aime ce partage. »

Tous les deux mois, il pousse les meubles pour la venue d'un public composé d'habitué·e·s et de curieux·euses. Environ 120 personnes peuvent se réunir dans cette ancienne étable de 100m<sup>2</sup> et sur la mezzanine. La pièce n'est pas équipée. Seul un piano à queue, noir, trône au milieu. « J'ai deux projecteurs mais rien pour la sonorisation. En général, les artistes amènent eux-mêmes leur matériel ou alors je le loue. Je me dis que ce serait peut-être plus intéressant d'investir. Ce serait beaucoup plus simple mais cela coûte cher... et ça va prendre la poussière tous les deux mois. »

Située au milieu du village de Bossière, près de Gembloux, la Ferm}à{Culture invite des artistes issus principalement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. L'objectif est de rester en « circuit-court »: les groupes sont locaux et le public également.

Bien que les villageois ne soient pas les premiers à se rendre aux événements. « C'est assez étonnant, je pensais que ça allait attirer les voisins. Ils peuvent venir ici à pied, c'est à côté de chez eux. Il y en a quelques-uns mais pas tellement. »

Sa résidence a déjà vu défiler Akro, Marie Warnant, Azerty, Sonnfjord ou Blanche. « Je suis encore étonné quand les artistes acceptent de venir. J'essaie d'alterner ceux qui ont une certaine notoriété et ceux qui ne sont pas encore connus. » Bien qu'il soit amateur de musique, le maître des lieux n'a pas d'expérience dans la programmation. Cet ancien publicitaire et aujourd'hui enseignant se laisse guider par les recommandations des spectateurs. « Ils me proposent d'inviter tel ou tel artiste. Comme Saule ou Sharko. Plein de gens m'ont demandé de les avoir. Cela n'a pas été facile, tout se passe au feeling. Je pensais ne jamais pouvoir avoir Saule. Et pourtant, il a accepté. Le tout est d'oser demander. »

Sous les conseils de sa fille, le lieu s'est professionnalisé sur certains points. Début 2020, il se déclare officiellement ASBL et propose dorénavant un vrai programme. Celui-ci affiche complet jusqu'en juin 2022 et les demandes des artistes pour venir jouer dans sa résidence affluent de plus en plus. « Je ne compte pas pour le moment augmenter la fréquence. Ce n'est pas mon métier, je ne gagne pas ma vie avec ça. J'ai plein de choses à côté. Je ne veux pas faire concurrence avec le Centre Culturel de Gembloux, l'ATRIUM57, avec qui je m'entends très bien. Je fais ça vraiment pour le plaisir de partager des intérêts communs et les contacts. »



© BON BAISER

Vous connaissez les "boat camps"? Ici, c'est Bon Baiser qui organise la colo!

# Beatmakers Superstars

TEXTE : NICOLAS CAPART

Après l'ascension populaire irrésistible des MC's ces 15 dernières années, c'est désormais au tour des beatmakers de croquer leur part du gâteau hip-hop. Longtemps relégués au second rang, ceux que l'on nomme ici producteurs apparaissent aujourd'hui comme les maîtres du rap-jeu, assis aux commandes d'un business qui peut rapporter gros. Une sphère en constante évolution dont émergent aujourd'hui plusieurs "collectifs" artistiques des plus inspirés.

On vous parle d'un rap que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître. Une époque révolue aujourd'hui mais qui avait encore cours il y a un peu plus d'une décennie. Si aujourd'hui les cadors US et les "bedroom producers" d'Atlanta – comme Metro Boomin ou Sonny Digital – ont su inverser la tendance et reprendre les rênes du game, ce phénomène date seulement du début du millénaire. À l'époque, bien des beatmakers souffraient d'un cruel manque de lumière et de reconnaissance dans la sphère hip-hop en Europe, dans l'ombre de rappeurs qu'ils contribuaient à mettre sous les projecteurs. Mais ça, c'était avant...

Musicien électronique propulsé un peu malgré lui dans cette univers, Fabien Leclercq fait le même genre de constat : « Il y a eu une mise en valeur du travail de production – qui était nécessaire –, jusqu'à ce qu'un star system soit même créé en la matière désormais. La volonté de mettre mon projet *Le Motel* en avant et mon nom au même niveau que le sien est venue de Roméo Elvis par exemple. Pour lui, c'était logique : deux univers qui se rencontrent et fusionnent... Mais ce genre de réflexion n'aurait sans doute pas existé à une autre époque (...) J'ai découvert tout un système mis en place dans la sphère du beatmaking, qui s'est professionnalisée et a beaucoup évolué ces dernières années. Positivement et négativement. »

## C'est La Miellerie qui invite

En 2022, les producteurs de rap et autres faiseurs d'instrumental mènent la danse, ou presque. Comme chez l'Oncle Sam, il n'est plus rare désormais de voir atterrir dans les bacs – physiques ou numériques – des disques de beatmakers. Ils y tiennent le haut du pavé et convient à l'envi les (déchus) Maîtres de Cérémonie. Myth Syzer en France l'an dernier ou plus récemment le prodige Chuki Beats (cf. Larsen n° 45) sous nos latitudes ont ainsi signé des albums en leur seul nom, en alignant les "featurings" et les invitations.

Première Récolte, disque introducteur de BBL (Louis Lucas) & Sim.Izi (Siméon Viot), duo de musiciens devenus producteurs et ingénieurs-son sous l'étiquette La Miellerie, participe de la même dynamique. Un vrai album de beatmakers où l'on croise Frenetik, Gutti, Isha, Geeeko, Le Motif, Elengi Ya Trafic, Lord Gasmique et d'autres fines lames. « Il y a eu une génération de producteurs qui le faisait à l'époque... explique BBL. Dr Dre, Timbaland, Swizz Beats. Ils se sont un peu effacés et puis c'est revenu ces dernières années. L'intérêt, c'est d'avoir la mainmise sur les morceaux et la direction artistique de notre projet. Être compositeur, c'est se mettre au service d'un artiste. C'est quelque chose qui nous plaît aussi. Mais on avait envie d'aborder les choses à notre manière. Une question de contrôle... » Et son complice Sim.Izi de poursuivre : « Une question de dernier mot... Cela peut ressembler à l'énergie d'une compilation, qui va réunir plusieurs couleurs, des artistes de styles et d'univers différents. Cela prend du temps, et pour y parvenir il a fallu trouver notre place sur la carte et gagner le respect du milieu. »

## Dans la cuisine de Wazana...

Chez nous, d'aucuns se sont déjà forgés une solide réputation... On pense à Oz Touch ou à Krisy aka De La Fuentes, plus récemment à Ozhora Miyagi (cf. Larsen n° 44) à Liège ou à Berry aka MUCHO (cf. Larsen n° 41). Aujourd'hui, des studios et des entités hip-hop prennent de la hauteur en Belgique. Autant de foyers créatifs qui diffusent chacun à leur manière leurs vibrations musicales et sont devenus le repère des beatmakers. C'est désormais dans ces espaces que la magie opère.

Wazana Records est de ces endroits. En 2015, Waz s'associe à son ami d'enfance Berry pour monter un studio d'enregistrement du côté du cimetière d'Ixelles. Le premier est ingénieur du son, le second beatmaker en devenir, aujourd'hui "d'or et de platine". Six ans et une dizaine de certifications plus tard, bien des hits furent mijotés dans cette cuisine-là. Et de nouveaux beatmakers

sont venus grossir les rangs de la structure. Aujourd'hui, une prod' s'y monnaie entre 150 et 1.500 euros, en fonction de l'expertise du cuistot en place. « Les droits eux se partagent en théorie à 50/50 mais il faut prendre en compte d'éventuels beatmakers additionnels, le producteur, l'éditeur... ce qui laisse entre 5 et 15% pour le beatmaker principal », précise encore Jonathan Ekofo (appelé aussi Waz) le maître des lieux. Des chiffres que confirment les autres protagonistes interrogés.

## L'exemple Bon Baiser

Chez Bon Baiser Entertainment, les choses sont un peu différentes et l'ambition plus grande encore. Producteurs, diffuseurs, managers, Youn et Hicham alias Bobby, tous deux âgés de moins de 30 ans, soufflaient la première bougie de leur "bébé" à la rentrée. « Bon Baiser, c'est l'union de deux artistes indépendants en une société de production audiovisuelle, entame le premier. Dotée d'un label et d'un studio professionnel, destiné autant à la location aux particuliers qu'aux résidences d'artistes signés dans des majors. Ce dernier poste est notre particularité et notre activité principale depuis la naissance de la structure il y a un peu plus d'un an. »

Un projet initié il y a presque deux ans, fruit de la volonté commune des deux acolytes de voir leur carrière musicale s'imprimer de manière indélébile, comme le décrit Bobby : « L'envie, c'était d'enfin être officiel. La motivation, de poser une brique. De concrétiser notre travail et notre expérience de musiciens et de laisser une trace (...). Grâce à notre collaboration avec les majors, on a pu se concentrer sur des projets précis, éviter de multiplier les clients comme à l'usine. Comprendre le fonctionnement de cette industrie et apprendre les rudiments du travail. Bon Baiser aura été un boulevard de networking et de rencontres qui nous a menés à ce métier d'éditeurs. »

Eux aussi dressent le même constat sur la mutation récente du milieu. Des changements que le tandem avait anticipés et qui ont motivé ce choix de carrière : « Avant, les beatmakers envoyaient des packs de prod' aux artistes qui faisaient leur marché. Aujourd'hui, les choses ont changé, les beatmakers ont retrouvé du crédit et de la confiance. On n'est plus dans l'époque du sampling, donc ils sont revenus à la création en studio, à l'arrangement, à l'essence du truc en définitive. La question aujourd'hui va plutôt être : quelle topline ou quelles harmonies un rappeur va pouvoir apporter à une prod' qui tabasse déjà. » Aujourd'hui, Bon Baiser compte cinq beatmakers en ses rangs : Chipeur, Scar, Slomo, Cameliro, Sosa Part. « Cinq pépites que nous avons pris le temps de choisir, dont la moyenne d'âge oscille entre 19 et 23 ans. Un regard frais, c'est primordial sur une scène hip-hop qui se réinvente en permanence. »

## Les jolies colonies rap

En octobre dernier, Bon Baiser décidait de convier une ribambelle de beatmakers en ses murs le temps d'une joyeuse colonie hip-hop (dont les photos illustrent cet article). Une sorte de résidence collective, un "beat camp", foyer d'intersections et de créativité, une pratique devenu courante. « J'ai découvert ces beat camps, le plus souvent organisés par des artistes et soutenus par des majors, des labels, nous explique Le Motel. Ils vont louer une maison en Ardenne pour y inviter des amis musiciens et jouer ensemble une semaine. Ou alors on va avoir accès à des studios pros pour créer durant plusieurs jours, pour un artiste ou un projet particulier. » Une mise en commun de talents des plus prolifiques, qui peut néanmoins donner lieu à des glissements moins heureux. « C'est un modus operandi calqué sur le modèle américain, ce qui fait que l'on trouve parfois plus d'une vingtaine de personnes créditées sur un titre de Drake. Des gars qui résident sur place plusieurs mois pour... produire ! C'est l'autoroute du beat ! (rires) Ça, c'est l'aspect plus négatif, ce côté usine, la course aux certifications... Le danger d'être trop axé sur les chiffres et la reconnaissance. »



© ADKASAI

# Des concerts en vert ou contre tout?

TEXTE : DIDIER STIERS

Quid des considérations environnementales en ces temps où, pour les artistes, les concerts constituent comme jamais un gagne-pain plus conséquent que les ventes d'albums? « Il faut tourner si vous voulez exister », insistent les professionnel·le·s du secteur! « Oui, mais le climat, alors », interpellent les expert·e·s? En Fédération Wallonie-Bruxelles, ces données semblent en cours d'intégration mais ne sont pas forcément prioritaires. Petit tour d'horizon, dans la perspective du monde d'après...

Puisque nous les avons quand même au bout du fil (voir nos interviews dans ces pages), nous en avons profité pour évoquer le sujet avec Charlotte Maquet d'Auckland et Pierre Van Vlaenderen d'Endless Dive. Ce dernier dit avoir l'impression que de plus en plus d'artistes se sentent concerné·e·s par cette problématique. La première se réjouit que nous consacrons à ce thème un peu de place dans Larsen. « C'est vraiment quelque chose qui me préoccupe, assure-t-elle, précisant qu'il s'agit là d'un discours qui devrait être bien plus souvent tenu. Il y a plein de choses à mettre en place évidemment, et il va vraiment falloir réinventer le secteur. Mais je trouve qu'on est justement dans une industrie où les préoccupations écologiques sont encore assez peu débattues. Alors quant aux tournées, concerts et autres, on n'y est pas encore, ça c'est sûr! »

Julien Fournier ne dit pas autre chose. Si le directeur de Wallonie-Bruxelles Musiques n'a pas eu vent de beaucoup d'initiatives ou projets en la matière, c'est aussi dû à la période que vit le secteur en Belgique. « J'avoue que pour le moment, c'est un discours qui n'est pas très audible dans le débat public. Il y a eu une petite reprise, mais ça a duré cinq mois, et là nous sommes tous en train de nous reprendre un mur dans la gueule. Donc malheureusement, de ce que je vois et de ce que j'entends, c'est quelque chose qui est en train de passer... pas tout à fait au premier plan. »

Et de nous citer une initiative française, The Green Room, dont les animateurs entendent « développer des stratégies créatives pour le changement environnemental et sociétal dans le secteur de la musique », fournissant des services (accompagnement, ateliers et formations, ressources documentaires...) et intervenant notamment lors de festivals, salons et autres rencontres professionnelles (Womex, Reeperbahn, MaMA...). « Quand nous avons eu l'occasion de discuter avec eux, reprend Julien Fournier, ils acquiesçaient aussi sur le fait que pour le moment, il est quand même fort compliqué de se faire entendre là-dessus. Chez nous à l'agence, ça fait déjà quelques années que nous y réfléchissons, que nous essayons d'introduire ça dans nos formulaires d'aide, mais j'avoue qu'actuellement, c'est déjà tellement de contraintes, tellement le bordel... Alors oui, c'est un peu déprimant de penser comme ça, mais pour le moment, malheureusement, ce n'est pas le sujet le plus prégnant. Là, il faut que nous survivions tous... »

Pour Didier Gosset, représentant la FFMWB (Fédération des Festivals de Musique Wallonie-Bruxelles), on est certes encore tôt dans le questionnement, mais au moins, il existe. « Au niveau des tournées, on est effectivement encore loin de sortir du schéma actuel. Mais je pense que l'idée, et c'est clairement la volonté des institutions européennes, va être comme pour pas mal d'autres industries de rentrer dans une logique de taxe carbone et de pollueur/payeur. »

## Du merch' écolo

Tout le monde ne s'appelle pas Coldplay ni n'a les moyens de ses ambitions. Le groupe de Chris Martin, qui remplit les stades aux quatre coins du monde en un claquement de doigts, l'a promis : la tournée 2022 sera éco-responsable! Gobelets recyclables, confettis biodégradables, plancher cinétique, panneaux solaires, batterie rechargeable en lieu et place des traditionnels générateurs (c'est une première) : les Londoniens, après avoir consulté divers expert·e·s, ont décidé de sortir la grosse artillerie.

Mais ce n'est pas pour autant que les principaux concernés chez nous se croisent les bras en attendant des jours meilleurs pour se faire entendre ou passer à l'action. L'exhortation des climatologues à limiter les émissions de carbone et réduire la production de déchets a trouvé des échos. Charlotte Maquet : « Je trouve qu'il y a des évidences, dans ce qui peut changer en termes d'organisation de concerts et de festivals. Un bête exemple : tu montes sur scène, qu'est-ce qu'il y a pour les artistes à proximité? Des bouteilles d'eau de 50 cl, au format individuel, en plastique, préemballées dans du plastique! Ou dans les loges, ce sont toujours les traditionnels snacks, emballés dans du plastique et qui viennent de grandes surfaces... »

Les petits ruisseaux font les grandes rivières, comme disait ce bon Monsieur Ladage. Chez Endless Dive, on s'est jeté à l'eau en proposant, dans le merchandising du groupe, un T-shirt en coton bio, imprimé avec des encres naturelles. « C'est surtout une demande de notre batteur, qui est sûrement le plus impliqué de nous quatre dans ce genre d'idées, raconte Pierre Van Vlaenderen. Maintenant, il est clair que si nous ne le revendiquons peut-être pas forcément, nous y sommes tous sensibles. Et si nous pouvons associer la musique à ce genre d'idées, les véhiculer même bêtement à travers du merchandising, autant le faire que l'inverse! Même pour la production du vinyle ou du CD, nous essayons de passer par des petites entreprises, un peu plus proches de chez nous. Là par exemple, les vinyles et les CD sont imprimés en France... »

## Le plein de défis

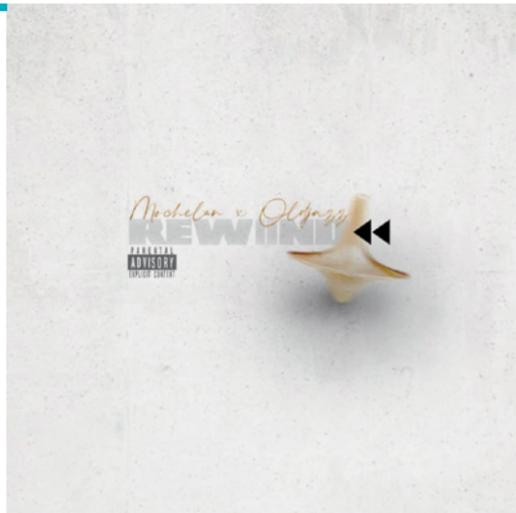
Certes, la crise sanitaire a quelque peu fait passer au second plan le souci d'être plus vert chez les artistes. Mais la pandémie a aussi eu quelques effets positifs, si! « Puisque nous ne pouvons plus voyager de manière lointaine, et surtout intercontinentale, note Julien Fournier, cela facilite d'une certaine manière les trajets réduits, le circuit court. Ce vers quoi nous poussons depuis un moment chez WBM. Pour les musiciens dont nous nous occupons, c'est vraiment le plus intéressant : pouvoir les aider à traverser la frontière belge, et aller sur les territoires alentours... »

Voyager moyennant quelques ajustements : on y pense aussi chez Auckland. « Nous sommes en train de mettre en place un rider qui inclut nos demandes : plus de bouteilles d'eau en plastique, plus rien qui ne vienne des grandes surfaces, des choses comme ça. J'ai vraiment envie de travailler là-dessus! Après, pour ce qui est des tournées, c'est compliqué d'imaginer d'autres choses. Tourner fait tellement partie de l'essence de la musique... » Dans ce contexte, réduire sa mobilité pour diminuer le dommage écologique induirait en effet de s'invisibiliser professionnellement! « Dire qu'on ne tourne pas parce que c'est mieux pour l'écologie, j'en connais peu qui seront prêts à le faire », réplique Charlotte Maquet. Elle rit : « Et faire des tournées en train, avec le matos, c'est un putain de défi! ». Si le rider d'Auckland est rédigé, il n'a pas encore servi. On verra d'ici peu comment il sera accueilli par les organisateur·trice·s, pour lesquel·le·s, selon les cas, "l'environnement" est aussi plus ou moins devenu une préoccupation.

« Quand on fait un groupe, embraie Pierre Van Vlaenderen d'Endless Dive, il y a quand même pas mal de trucs pour lesquels on aimerait trouver des solutions. Par exemple, ne serait-ce que pour les transports. Nous sommes obligés de prendre un van pour transporter le matos et ça consomme quand même pas mal... Là, récemment, nous parlions avec le batteur de nos envois en ligne des maquettes, qui pèsent des gigas, ce qui consomme aussi énormément d'énergie. C'est pratique sur papier mais les gens n'imaginent pas forcément la "pollution virtuelle" que ça représente. Ne pourrait-on pas trouver autre chose? Enfin voilà, j'ai l'impression que nous faisons attention à tout cela, c'est normal, mais comme tout le monde, nous avons aussi des choses à améliorer. » Ou, comme le dit Charlotte Maquet : « Je pense que nous ne sommes pas les seuls à concrétiser des idées. Mais certains sont déjà beaucoup plus loin là-dedans que nous! »

D'ici peu, artistes, salles et festivals devraient en tout cas pouvoir évaluer leur impact environnemental grâce à un "carbon calculator" en cours d'élaboration. Comme l'explique Didier Gosset, cette fois sous sa casquette Impala (l'association des labels indépendants en Europe) : « Il s'agit d'un outil développé en collaboration avec Julie's Bicycle, une ONG qui se charge du "verdissage de l'industrie musicale et du live en Grande-Bretagne" (le pays est en avance de ce point de vue, voyez par exemple le mouvement Music Declares Emergency, - ndlr). Il permettra aussi de voir quelles solutions peuvent être mises en place pour compenser. PIAS est un des porteurs du projet en Belgique. Nous espérons voir ce calculateur disponible en mai ou juin... »

- The Green Room : [www.thegreenroom.fr](http://www.thegreenroom.fr) (logo signé... McCloud Zicmaso!)  
 - Music Declares emergency : [musicdeclares.net](http://musicdeclares.net)  
 - Impala : [www.impalamusic.org](http://www.impalamusic.org)



# Mochélan

Rewind  
3445682 Records DK

2011 – Premier Prix Paroles Urbaines. 2012 – Premier Prix Musique à la française (aujourd’hui concours Du F. dans le texte) et aussi primé à la Biennale de la chanson française (aujourd’hui Parcours Franco-Faune). 2014 – Simon “Mochélan” Delecrosse est élu Meilleur Auteur aux Sabam Awards, tandis que “son” spectacle *Nés poumon noir*, monté avec le Théâtre de l’Ancre de Charleroi cartonne. Il livre aussi son premier album, *Image à la pluie* en ajoutant le dénominateur Zoku à son nom (zoku = famille), abandonné depuis. Voici pour le “rewind” sur le CV, impressionnant, du rappeur toujours aussi carolo mais aujourd’hui quarantenaire. *Rewind*, c’est le coup d’œil dans le rétroviseur, le regard jeté par-dessus l’épaule, l’analyse qu’on porte sur son passé afin de dénouer les fils et comprendre que transmettre à ce fils, les valeurs “du passé” ou celles d’un monde en pleine transmutation ? 10 titres, de rap “posé” et “conscient” comme on disait dans le temps. Du rap à l’ancienne ? Il y a de ça... musicalement, les instrus sont toutes de samples vêtues, comme dans le temps... mais à la sauce 2020 comme Mochélan le fait remarquer et ce, grâce à la collaboration avec le bien nommé Oldjazz. Comme dans ce très bon titre, *Bricolage dans l’espace*, aux sons orientalisants mêlés de sax, de guitare soul et d’échantillons de bruits d’avions ou de sirènes, classique et moderne à la fois. Côté flow, Mochélan use de son phrasé nonchalant qui ne s’interdit pas quelques accélérations tandis que côté textes, on est bel et bien dans ce rap engagé qui a toujours fait sa marque de fabrique. Punchlines : « *Du côté des bons ou du bon côté de la frontière* » (dans *Le Q dans le beurre...* « *vautrés dans ce mode de vie...* » très Vence Hanao). Des intermèdes parlés s’intercalent entre chaque plage où Mochélan y livre ses pensées, sa façon de voir le monde, sans artifices. Beaucoup à digérer, beaucoup à écouter. Old school ? Oui mais qu’est-ce qu’on est content de retrouver Mochélan. – **FXD**



Farida Amadou & Pavel Tchikou  
*Mal de Terre*  
Trouble in Mind Records

À la basse, Farida Amadou. À la guitare, Pavel Tchikou. On y rajoute des effets, des loops et des drones et voilà que naît le *Mal de Terre*, musique forcément nostalgique et forcément destinée à troubler l’esprit, vu le titre. Les pièces, elles, n’ont justement pas de titre mais sur Bandcamp, le duo basé à Bruxelles évoque pour principales inspirations la désorientation, le choc culturel et le mal du pays natal. Musicalement, cela s’incarne de façon plutôt sombre, le plus souvent répétitive et contemplative, mais avec aussi des soubresauts qui relèvent quasi de la musique industrielle. Ce n’est quoi qu’il en soit jamais une épreuve pour les oreilles ou de la simple esbroufe, l’émotion, certes trouble, restant toujours présente. Hors Bandcamp, *Mal de Terre* n’est disponible que sur cassette. – **SC**



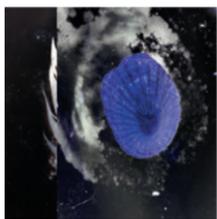
Edenwood Duo  
*Light Blue*  
Etcetera Records

Unis à la ville comme à la scène, Catherine Struys (guitare classique) et Wouter Verduyck (violoncelle) forment un duo aussi attachant que créatif, sollicitant volontiers les compositeurs actuels pour nourrir leur étonnant tandem guitare/violoncelle. Leur nouveau disque récidive dans cette veine novatrice, avec notamment trois pièces dont ils sont les dédicataires. S’il s’agit de musique contemporaine, puisque écrite ces dix dernières années, pas question pour autant de prise de tête. Car *Light Blue*, c’est avant tout un heureux melting pot d’influences en tout genre – couleurs jazzy et afro-asiatiques avec Nathan Kolosko, émotions cinématographiques avec Giorgio Mirto, tendance rock matinée de Debussy et de Ravel avec Mathias Duplessy... « *Des œuvres qui, insistent Catherine et Wouter, ont en commun d’éveiller l’imaginaire au travers d’une manière extrêmement visuelle.* » À chacun ses images ! – **SR**



United Simesky Institute  
*Nights of '82*  
Autoproduction

Bienvenue en Anachronie, ce pays musical et cinématographique que certains artistes aiment explorer et où ils adorent souvent revenir. Et si les noms de Jan Hammer, Mike Oldfield ou Harold Faltermeyer vous évoquent quelque chose ou si, plus récemment, vous avez apprécié le travail d’un Kavinsky, vous serez probablement intéressé-e-s de découvrir ce *Nights of '82*. Parfois dark comme un score de Vangelis pour *Blade Runner (Networks in the East)* ou parfois aussi catchy que le thème principal de *Beverly Hills Cop (Sim 1)*, les différents titres de ce disque peuvent aussi se montrer sexy (*Melancholic Mulletts*) et jouer à fond la carte nostalgique, rappelant certains morceaux d’Alan Parsons (*Optomimetic*). Le titre principal, *Nights of '82*, se paye aussi le luxe d’une somptueuse section de cordes, assurée par le Budapest Scoring Orchestra. Alors OK, l’univers (multi-disciplinaire par ailleurs) d’Alex Simescu est ultra-référencé... mais si ça procure du plaisir, comme un bon épisode de *Stranger Things*? – **FXD**



Le Chat Fer  
*Le Chat Fer*  
Thin Consolation

Ambiance aussi sombre qu’inquiétante pour cet album oscillant entre la dark ambient et la bande originale de film, plutôt horrifique, qui n’existe pas mais qui pourrait être un mélange de *Candyman* et *Dark City*. Le ton général peut également rappeler les Anglais de Coil, époque *Horse Rotorvator* et *The Angelic Conversation*. Renseignements pris auprès de l’auteur, qui a l’habitude de multiplier les pseudonymes, il défend depuis des années le concept de « *musique jetable* » et préfère pour le coup rester anonyme, le but était surtout de s’amuser avec des samples de Pierre Schaeffer (d’où “Chat Fer”, miaouu !) et Pierre Henry, papes de la musique concrète. Un grand détournement, en quelque sorte. Et bien, tremblez maintenant ! – **SC**



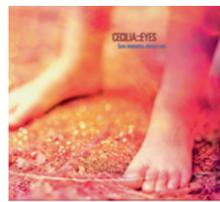
Angèle  
*Nonante-Cinq*  
Universal

Trois ans après le raz-de-marée *Brol*, Angèle poursuit sa collaboration avec son binôme Tristan Salvati sur *Nonante-Cinq*. Le tandem a pourtant travaillé de manière différente à Paris et au studio ICP à Bruxelles. « *Sur Brol, j’avais interdit à Tristan de mettre des guitares, explique Angèle. Peut-être pour me libérer inconsciemment de l’héritage rock de mon père et aussi par envie de faire un truc qui me ressemble. Je me disais: « avec un ordi et mon clavier, je peux tout faire ». À l’époque, je me produisais seule sur scène et je voulais être capable de tout jouer. Pendant la tournée Brol, j’ai ensuite goûté au plaisir d’être entourée de musiciens sur scène et ça m’a donné des envies. Avec Quentin, qui est multi-instrumentiste, nous avons suivi une approche plus organique sur Nonante-Cinq. Il y a de la guitare, une vraie basse, de la batterie, des cordes. Ça amène les chansons ailleurs.* » Hormis une réflexion sur les violences conjugales (*Tempête*), Angèle parle essentiellement d’Angèle dans ses chansons introspectives mettant en lumière toute sa fragilité. Ses chagrins, son rapport à la notoriété et au public, ses premières fois... Tout y passe et tout est assumé. « *C’est plus facile d’écrire, c’est plus beau de chanter les choses que je ne m’avoue pas* », chante-elle ainsi dans *Mots justes* comme pour se justifier. Comme la photo pochette prise à Walibi le souligne, la chanteuse évacue le ressenti accumulé ces trois dernières années vécues en mode “roller coaster”. Avec notamment une belle ballade en piano/voix pour évoquer un lendemain de dispute (*Taxi*), une déclaration d’amour à son public (*Plus de sens*, l’un des gros tubes d’un disque qui en compte moins que *Brol*), une magnifique collaboration avec Damso pour partager ses doutes (*Démons*) ou encore un mélancolique *Mauvais rêves*. « *Il n’y a aucune fiction dans ce que je raconte* », nous affirme Angèle. On la croit. – **LL**



Quentin Dujardin  
*2020*  
Aguamusic

Après des mois de disette musicale et de lutte pacifiste contre les absurdités d’un étouffement de la culture, Quentin Dujardin nous offre un album daté “2020” qui sonne comme une libération. Si cette nouvelle galette crée un lien avec *Water & Fire*, le duo avec Didier Laloy, avec la reprise de *Baroque* et *Avril*, il s’agit aussi et surtout de retrouvailles avec des complices que beaucoup rêveraient d’avoir à leurs côtés sur leurs productions. Mais Nicolas Fiszman et Manu Katché sont avant tout des amis qui se joignent à ce nouvel opus bien plus que des faire-valoir : « *J’avais le rêve depuis des années de les mettre en connexion. Ce sont des amis de longue date avec qui j’ai travaillé sur des projets différents, mais sans que l’on soit tous les trois ensemble. Pour moi, c’est ma section rythmique idéale.* » Le guitariste leur consacre d’ailleurs un titre vibrant *Blues for M & N*. Nostalgie et gratitude aussi dans des reprises comme *Val de Gore*, allusion au restaurant-galerie familial, ou *Michele & Philippe* dédié à ses parents. On appréciera aussi le travail sonore mis en place lors des nombreux concerts à la Chapelle Notre-Dame de Saint-Fontaine où Quentin Dujardin s’est équipé d’un sampler qu’il utilise aussi sur cet enregistrement. Les multiples sonorités de guitare, l’énergie de l’accordéon de Didier Laloy et le formidable groove rythmique apporté par Nicolas Fiszman et Manu Katché font de cet album un des grands moments de bonheur de cette curieuse année. – **JPG**



Cecilia::Eyes  
*Sore memories always end*  
Autoproduction

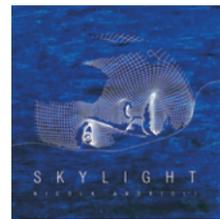
Disons-le d’emblée, Cecilia::Eyes ne promet pas de révolutionner le genre. En l’occurrence le shoegaze “tendance Slowdive”, très aérien, reverb et delay en avant et aux tempos assez lents. Le band a vraiment pris ici l’option de se dégager de la veine plutôt post-rock de l’album précédent. Il s’agit donc du 4<sup>e</sup> album de ce groupe, fondé en 2004, un groupe qui doit d’ailleurs se sentir un peu moins seul aujourd’hui sur la scène shoegaze/dream pop (orientation rock) avec l’arrivée de nouveaux projets comme *Endless Dive* (en plus axé post-rock) ou *Eosine* (plus axé dream pop). Cecilia::Eyes livre ainsi une nouvelle fournée de 10 plages, oscillant entre purs instrumentaux et plages chantées “à la Rachel Goswell” ou “à la Neil Halstead”, à la durée descendant rarement en-dessous de 6 minutes, le temps nécessaire pour installer les ambiances en étirant les mélodies et tendre l’atmosphère jusqu’à l’explosion ou au climax final. Envie de vous faire une idée ? Tentez le titre *Empty Rails* où tout l’univers de Cecilia::Eyes se retrouve condensé dans un instrument de 9 minutes. Un disque confortable comme un bon lit douillet. – **FXD**



Kris Dane  
*Levitare*  
MBE/NEWS

« *Kris vit et travaille dans un ranch avec des chevaux depuis deux ans, et c’est aussi dans ce calme, cette nature et à proximité des chevaux qu’a été réalisé son album.* » Ainsi débute la présentation “officielle” de ce qui est déjà, pour l’auteur-compositeur qu’on a aussi pu croiser chez dEUS ou Ghinzu et qui est désormais installé près de Liège, un septième disque sous son nom seul. Une galette qui donne naissance à un univers propice à la contemplation, paisible en apparence, authentique, où la lumière voisine la mélancolie. Il l’explique dans une interview accordée au quotidien L’Écho :

« *Je souhaitais à nouveau me tourner vers l’épuré narratif, combinaison de mes compositions et d’influences au niveau du son, avec une volonté de ne pas en faire trop, de respecter l’aspect dépouillé.* » Et c’est fichtrement réussi ! Voix qui détend, timbre légèrement râpeux, groove hypnotique : *Hegemony*, le morceau d’ouverture, est le genre de bande-son parfaite pour une balade de noctambule. Ici et là, les racines folk se teintent de blues (*Melody, Johanna...*). Et c’est un petit miracle de faire naître des images de grands espaces alors qu’on a l’impression d’être tout à côté de l’artiste, des balais qui frottent sur la batterie ou ses doigts, les cordes de la guitare (*The farm*). Miracle aussi que d’arriver à concilier les deux dans un même titre, *River Kiddo* en l’occurrence, longue plage s’envolant dans un très beau crescendo électrique. Il y a dans tout ceci un rien de Springsteen, de JJ Cale et de Dylan, mais surtout beaucoup de... Kris Dane ! – **DS**



Nicola Andreoli  
*Skylight*  
Heartcore Records

En fait, Nicola Andreoli est un grand romantique, musicalement en tout cas. Oh, pas du genre ténébreux ou tourmenté, façon Beethoven décoiffé, non, plutôt lumineux. En témoigne la plage titulaire de ce nouvel album, *Skylight*, qui porte bien son nom : s’ouvrant dans une clarté douce, au piano, elle monte en altitude mais, au lieu de l’atterrissage en souplesse attendu, elle prend une tournure inquiétante d’odyssée spatiale incertaine. C’est la pièce centrale, clé de voûte d’un album à la tonalité générale jazz rock, avec cette dynamique, cette excitation, cette virtuosité parfois un peu jouette propre à la fusion et au prog rock : au synthé analogique genre Moog, dont le pianiste des Pouilles raffole, comme au piano électrique Fender Rhodes, il s’en donne à cœur joie. Cela a parfois des airs de Chick Corea époque *My Spanish Heart (For Rico, Riders, Tom’s Garden)*, alors que le jeu du guitariste étasunien Kurt Rosenwinkel s’appuie incontestablement sur celui de Pat Metheny, de John Scofield ou de Bill Frisell. Il y a pire comme références, pour un *Skylight* étincelant, bien écrit, soutenu par la ligne précise de Federico Pecoraro et la frappe particulière de Stéphane Galland. – **DSi**



## Trio Spilliaert

Désiré Pâque / Les trios à clavier  
Cypres

Si Désiré Pâque ne vous dit rien, c'est normal. Né à Liège en 1867 et mort à Paris en 1939, naturalisé Français après avoir pas mal bourlingué, ce compositeur se préoccupa davantage de créer – 144 opus ! – que de séduire. L'excellent Trio Spilliaert a fort heureusement exhumé de la Bibliothèque du Conservatoire de Liège ses trois trios pour piano. « *Lorsque nous nous sommes plongés dedans, nous avons été un peu désarçonnés*, reconnaît Jean-Samuel Bez (violin). *Pas évident de reconstituer un univers sonore au départ d'une feuille de papier.* » D'autant que Pâque était un personnage « *vraiment atypique*, insiste Guillaume Lagravrière (violoncelle). *Il cherchait sans cesse la nouveauté tout en subissant évidemment toutes les influences de son temps.* » Ce qui rend ses trois trios passionnants, avec pour seuls points communs une grande liberté formelle doublée d'une réelle inventivité orchestrale. Le premier (1903) est puissant et encore romantique, le deuxième (1923) ose de troublantes dissonances, le troisième (1930) ne cache pas son goût pour l'atonalité. Un adagio pour violon et piano ainsi qu'un lento pour violoncelle et piano complètent cet enregistrement qui réhabilite brillamment – à son corps défendant – un compositeur « *particulièrement misanthrope, et qui est resté en marge des années folles*, souligne Gauvain de Morant (piano). *L'homme, qui fut marié quatre fois, semblait avoir un caractère bourru...* » Pas de quoi gâcher sa musique en tout cas, ni l'inspiration du Trio Spilliaert, qui en offre une lecture passionnante. Quelle découverte ! – SR



## ZAÄAR

Magická Džungl'a

I, Voidhanger Records/wv Sorcerer Productions/  
Homo-Sensibilis Sounds

Si la musique expérimentale et improvisée n'est pas votre truc, ne partez pas trop vite ! Osez être curieux car ZAÄAR pourrait bien vous surprendre. Les cinq musiciens bruxellois (par ailleurs membres de Neptunian Maximalism, Öros Kaü et Sol Kia) proposent un univers tribal et primitif, un free jazz vaudou, surréaliste, teinté de bruitisme rituel. Une musique 100% improvisée, instantanée et totalement libre. L'album *Magická Džungl'a* est le fruit d'une session d'improvisation en huis clos et d'un concert à l'espace Moss de Bruxelles, le 2 février 2020. Hugues Philippe (basse électrique) explique : « *Nous souhaitons préserver le caractère infini de la musique. La musicalité mérite de ne pas être figée dans un produit confortable, elle nous guide aux hasards de l'expérience. C'est une quête de vérité, en quelque sorte.* » Guillaume (voix, flûtes, percussions) ajoute que l'improvisation est anarchie pure. « *Vive l'anarchie.* » Et c'est tout à fait ça qui se passe, à l'écoute de cet enregistrement où absolument tout est permis. Au fait, comment arrive-t-on à ce résultat alors que tout le monde improvise ? « *Il faut écouter les autres musiciens et ne rien dire si l'on n'a rien à amener*, précise Hugues Philippe. *Le silence est un allié. Cela implique de jouer tout en étant à l'affût. Cela demande beaucoup de concentration. Le concept d'erreur est banni. Tout est expérience.* » À noter que la pochette (une œuvre du peintre Peter Klúčik) invite également à plonger dans leur univers sauvage et mystérieux, en faisant complètement écho à la musique qu'elle révèle. – IB



Manou Gallo

Aliso vol. 1

Djïboi

Ceux et celles qui ont eu l'occasion de l'entendre au Festival d'Art de Huy cet été ne rateront pas la sortie de ce EP de cinq titres, tant la musique de Manou Gallo vous donne la pêche. Groove de bout en bout, mais aussi réflexion sur les valeurs humaines que défend la bassiste-chanteuse. Hommage en ouverture à Fela Kuti avec *Lady*, sorti il y a cinquante ans sur l'album *Shakara* et hymne de la musique nigérienne et des luttes civiques, puis à son père adoptif, *Mario lettre à Yacé* abattu lors d'une rébellion à Abidjan en 2002, meurtre pour lequel aucune enquête n'a été ouverte à ce jour. La musique et les paroles de Manou sont, comme elle le dit, une arme pour exprimer ses révoltes. L'album est aussi un tribut à des grands noms de la musique africaine comme Manu Dibango ou Ernesto Djé Djé, mais avec la patte efficace d'une bassiste de grande classe : écoutez les sonorités de sa basse sur *Aliso* ! Manu sait aussi se faire tendre avec *Emotion* et la complicité du grand contrebassiste Christian McBride. Avec ces cinq titres, la reine de l'Afro Groove nous met l'eau à la bouche dans l'attente d'un album complet à venir. – JPG



Pierre Vervloesem Group

30 Years Of Success

Off

Après s'être mis au défi de publier un album par mois, chaque fois selon une règle préalablement définie (une sorte d'Oulipo à lui tout seul, mais en musique plutôt qu'en littérature), Pierre Vervloesem l'excentrique-exubérant rassemble, autour de sa propre guitare (électrique), Bruno Vansina (saxophone et synthétiseurs), Nicolas Dechène (basse) et Renaud Van Hooland (batterie) pour un retour rétrospectif d'une douzaine d'instrumentaux de quelques-unes de ses précédentes productions (en groupe ou en duo avec le batteur suédois Morgan Ågren). Il s'agit autant de revisiter que de préparer un *live set* (pour le jour où, mais oui, le virus coquin s'en sera allé). Et, en fait de "30 années de succès", on parle ici plutôt de la dernière décade et d'un triomphe ramené à la mesure de cette fusion qu'affectionne Vervloesem, nerveuse, déjantée et ironique (*One Of These Doris Days*, qui convoque Pink Floyd et Mary Ann Von Kappelhoff – Doris Day, quoi), entre rock, jazz et électronique. – BV



Delwood

Delwood

Honest House

Nouveau projet des frères Dubois, Delwood propose un univers indie rock « *oscillant entre intimité outrancière et explosion contenue* » (sic). Les 2 bassistes/chanteurs, Julien et Grégory, sont épaulés par la batterie d'Alex Brüll et les claviers de Vince Oury. Notons aussi la présence de Clément Dechambre (The Brums) au sax et à la clarinette mais aussi de Damien Chiericci (MLCD, Dan San...) au violon. Entre noise, musique expérimentale, jazz, ce savant mélange groovy et mélodique nous fait littéralement quitter la terre ferme. On y sent diverses influences comme Tortoise, Dead Man Ray avec un soupçon de Sonic Youth et de Mogwai. Delwood ce sont 10 titres avec une texture sonore élaborée et magnifiée par l'ingé son Laurent Eyen (It It Anita, Sharko...). Arrangé par le multi-instrumentiste Boris Gronemberger (François Breut, Girls in Hawaii...), ce premier album est sorti sur le petit label liégeois Honest House. À écouter et réécouter jusqu'à plus soif ! – JPL

**Retrouvez la liste de toutes les sorties sur [larsonmag.bo](http://larsonmag.bo)**

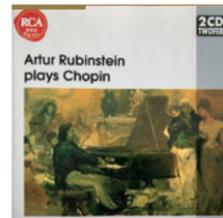
4x4



# Élodie Vignon

TEXTE : STÉPHANE RENARD PHOTO : ISABELLE FRANÇAIX

« *Le piano m'a choisie. J'avais 4 ans !* » Depuis, Élodie Vignon s'est imposée en soliste d'une très grande sensibilité. Son 3<sup>e</sup> CD, *Dans l'air du soir*, célèbre Albéniz et Liszt. Retour sur ses disques fétiches. Du piano, toujours du piano. Indémorable.



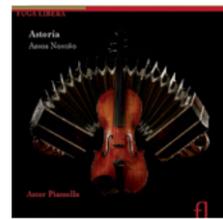
Artur Rubinstein plays Chopin  
(RCA)



Radu Lupu/Brahms  
Two Rhapsodies op.79 -  
Piano pieces op.117-119 (Decca)



Emil Gilels/Beethoven  
Les Concertos  
(EMI Classics)



Astor Piazzolla/Astoria  
Adios Noniño  
(Fuga Libera)

Rubinstein a vraiment été pour moi une personnalité extrêmement inspirante. Je n'avais pas dix ans quand j'ai découvert le merveilleux documentaire que lui avaient consacré Reichenbach et Gavoty, *L'amour de la vie*, en cassette VHS à l'époque et aujourd'hui sur YouTube. J'ai dû le regarder 60 fois ! C'était une personnalité très solaire, musicalement et humainement. Il avait un rapport tellement facile avec les gens, mais aussi avec la musique

Le jour de mes 18 ans, j'ai assisté pour la première fois à un concert de Radu Lupu à Aix-les-Bains. Il a joué l'*Opus 109* de Beethoven et l'*Opus 118* de Brahms, qui m'a fait pleurer du début à la fin. C'était fabuleux. Il m'a emmenée dans une dimension que je n'avais imaginée. Le lendemain, je me suis précipitée sur ce disque de Brahms. Lupu est sans doute le pianiste qui me fascine le plus par son rapport au son dans ce qu'il a de plus pro-

J'ai évidemment beaucoup écouté Richter dans les concerti de Beethoven, mais Emil Gilels reste pour moi un sommet par sa finesse, qui est inouïe. Même s'il y a énormément d'interprètes géniaux, Gilels, c'est le panthéon ! Chaque fois que j'ai besoin d'inspiration dans Beethoven, c'est chez lui que je vais la puiser. Quant à Beethoven, il m'a beaucoup accompagnée autour de mes 20 ans. Après avoir fini le Conservatoire de Lyon, j'avais rejoint la classe de

Ce disque-là, je l'ai acheté à l'époque de la boutique Fuga Libera au Sablon, à Bruxelles. Cet enregistrement a été réalisé par l'ensemble Astoria, avec un accordéon chromatique, un quintette à cordes et évidemment un piano, ce qui nous vaut quelques superbes solos. Qu'est-ce que je l'ai écouté ! À force de baigner dans le grand répertoire, on a parfois besoin d'un peu d'air. Et comme j'adore la danse, l'uni-

et l'instrument, qui semblait une extension de lui-même. Alors, pourquoi ce CD-là, avec évidemment le 2<sup>e</sup> concerto ? Parce que tous les pianistes ont Chopin dans leur répertoire... et pas forcément Debussy ou Prokofiev. Or dans Chopin, Rubinstein est tout simplement impérial. Il survole cette musique, au sens noble du terme, avec une grâce, une élégance, une noblesse et une compréhension telles que l'on touche au sublime.

fond. Il est bien plus sensuel qu'intellectuel. Mais peut-être que dans mon imaginaire, j'associe sa personnalité avec celle de Brahms. Lupu a un côté très sombre, Brahms aussi, dont on connaît l'inquiétude et l'anxiété qu'il nourrissait à l'égard du monde et des rapports humains. Écoutez la dernière pièce de son *opus 118*, en mi bémol mineur, tonalité peu courante, et si grave. Avec Lupu et Brahms, on touche aux tréfonds de l'âme.

Daniel Blumenthal, au Conservatoire de Bruxelles. Une période charnière dans ma vie, celle où l'on se cherche. J'ai trouvé mes marques grâce la personnalité de Beethoven, symbole de la lutte permanente contre la dureté de l'existence. Son côté batailleur m'a boostée et m'a énormément portée. Son chemin de vie est tellement à part, avec sa quête ultime de transcendance. Il a vraiment révolutionné la musique et, bien sûr, notre instrument.

vers de Piazzolla me parle énormément, tant sa musique donne envie de danser. Elle est hyper sensuelle. J'avoue un faible tout particulier pour la piste 9, *Liber Tango* ! On n'a pas besoin d'explications pour comprendre la musique de Piazzolla, la sentir et l'apprécier. Elle nous parle par sa grande accessibilité. Ce qui s'inscrit d'ailleurs dans la philosophie des répertoires que j'interprète...

# Frederic Rzewski

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Personnage non conformiste à l'écriture engagée, le compositeur, s'il n'invente pas le genre du "pianiste parlant", incorpore

dans sa musique texte parlé, gesticulations, vocalises et sons percussifs avec un tempérament et une inventivité nouvelles.



Stephano Ginsburgh avec son mentor. Son disque Speaking Rzewski est attendu dans les bacs!

À 83 ans, Frederic Rzewski meurt d'une crise cardiaque, le 26 juin 2021 dans sa maison d'été de Montiano, en Italie. Il est un immigré de deuxième génération, intégré dans la "middle class" de Westfield, petite ville du Massachusetts. Élève talentueux au parcours classique, il étudie, à Harvard, le contrepoint avec Randall Thompson et l'orchestration avec Walter Piston, puis, à Princeton, la composition avec Roger Sessions (tendance néoclassique) et Milton Babbitt (tendances sérielle et électronique), avant de faire la connaissance de Christian Wolff aux cours d'été de Darmstadt (où se croise alors tout ce qui compte en matière d'avant-garde). Il suit ensuite l'enseignement de Luigi Dallapiccola à Florence, financé par une bourse Fulbright, puis celui d'Elliott Carter à Berlin; à cette époque de foisonnement créatif d'après-guerre, venir fouiner en Europe est le rêve de tout musicien américain.

De Christian Wolff, il prend le goût d'expérimenter et d'imprégner sa musique d'une dimension politique – à trois avec Cornelius Cardew, ils s'encouragent mutuellement à explorer et remettre en cause –, de Dallapiccola, il ne garde pas grand-chose (le courant ne passe pas) mais de l'Italie vient à ce féru de modernité, également excellent lecteur et improvisateur, l'opportunité d'interpréter: en duo avec le flûtiste Severino Gazzelloni ou seul au piano comme lorsqu'il crée, en 1962 à Palerme, le redoutable *Klavierstück X* de Karlheinz Stockhausen (initialement programmé pour David Tudor). Sa carrière de pianiste est lancée.

Après l'Italie, où il fonde Musica Elettronica Viva à Rome en 1966 (avec ses compatriotes Richard Teitelbaum et Alvin Curran) et où il défriche la musique d'improvisation, acoustique et électronique (MEV est aussi connu pour ses concerts plutôt... turbulents), il part à New York en 1971 où il compose certaines de ses pièces majeures... avant de s'installer en Belgique, à l'instigation d'Henri Pousseur, qui lui confie, dès 1977, un poste d'enseignement à Liège.

« En fait, je ne pense pas qu'il ait jamais eu un plan de carrière », sourit le pianiste belge d'origine autrichienne Stephano Ginsburgh avec une lueur de nostalgie dans les yeux (son ami lui manque), lui qui rencontre Frederic Rzewski début 90 au Conservatoire, avant qu'une amitié ne s'installe (ils habitent des communes voisines) et qu'il ne défende ses œuvres en tant qu'un de ses interprètes les plus avisés.

« Tu aurais pu être un Steve Reich », lui disent des proches, l'ombre d'une réprimande dans la voix, mais « Frederic est fondamentalement "wild" et sa personnalité est fondée sur un paradoxe – bizarrement consistant : un pan anarchiste, rétif aux injonctions de l'institution, en perpétuelle recherche de liberté (il improvise comme bon lui semble), mais aussi un axe organisé, formel (son écriture est précise et construite). »

Ainsi coexistent, dans *Coming Together*, une structure additive à la ligne de basse et à la forme d'ensemble clairement notées, alors que l'instrumentation et le nombre d'interprètes restent ouverts. La récitation du texte, quelques mots à la fois, incantatoires, imprime un rythme et une solennité au morceau que Rzewski compose à partir de lettres de Samuel Melville (Grossman est son vrai nom), activiste d'extrême gauche responsable d'attentats à la bombe visant institutions et grandes entreprises – il prévient de l'imminence de l'explosion puis la revendique dans un communiqué politique –, enfermé à la prison d'Attica et abattu lors de la mutinerie de 1971.

« Il prend vite la tangente et refuse d'être catégorisé. Passionné de polyphonie, de contrepoint, d'écriture classique, il ne prétend pas avoir inventé quoi que ce soit : « ma musique, c'est de la récup', du recyclage, du vol ». C'est un esprit intellectuellement et artistiquement surdoué, mû par une soif de liberté. « Je ne suis pas un compositeur communiste, je suis humaniste » et donc pas hermétique aux questions sociales, que ce soit la guerre du Viêt Nam, le racisme, le féminisme... ». *The People United Will Never*

*Be Defeated!*, sa pièce la plus connue recycle, oui, au long de 36 variations, *¡El pueblo unido jamás será vencido!*, une chanson révolutionnaire chilienne, écrite comme un hymne au Gouvernement d'Unité Populaire de Salvador Allende. Celle-ci se mue en chant de résistance au régime Pinochet, qui renverse Allende en 1973 avec l'appui des Américains. Ironie sans hasard, Rzewski répond à une commande reçue pour célébrer le bicentenaire de son pays par ce choix très critique de l'interventionnisme américain.

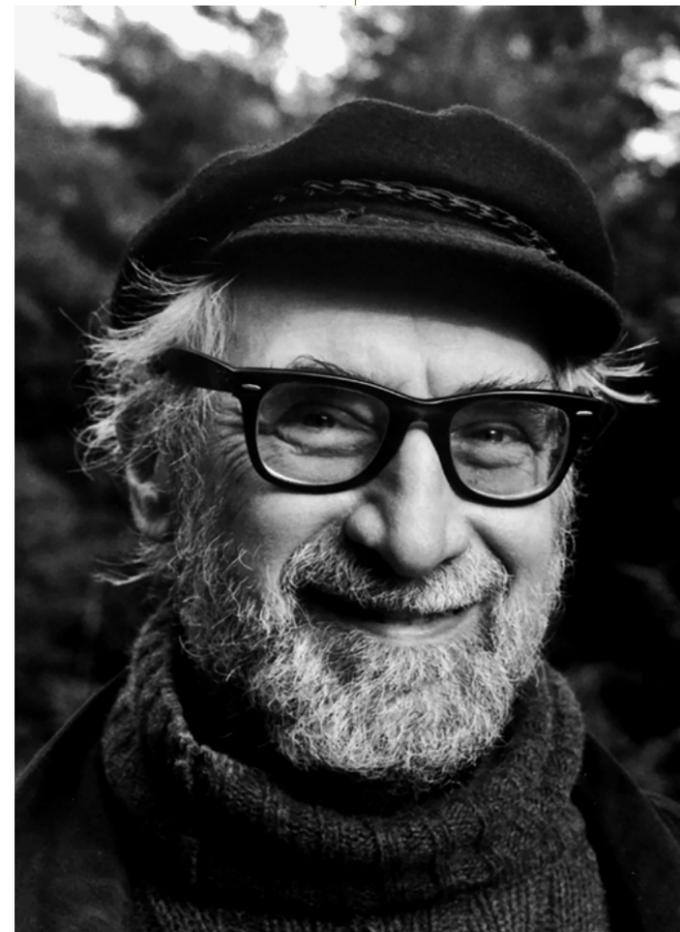
Sa musique est engagée, au sens où il se sert de chansons du peuple en lutte, de musiques folkloriques (lui qui se nourrit au sérialisme, à l'écriture sérieuse, abstraite), en plus du choix des thèmes, sociaux et politiques, comme dans les *North American Ballads* de 1979 : *Winnsboro Cotton Mill Blues* parle des conditions de travail des ouvriers des usines textiles de Caroline du Nord (les rapides clusters graves évoquent le martèlement des machines); *Down by the Riverside*, basé sur le spiritual éponyme, est un des hymnes pour la paix repris par les manifestants opposés à la guerre du Viêt Nam; dans *Dreadful Memories*, dérivé d'un "protest song" du même nom, Aunt Molly Jackson dénonce la rudesse du traitement des mineurs de charbon au Kentucky en 1931, dont les bébés meurent faute d'argent (l'entreprise prélève sur la paie de quoi affûter les outils ou s'éclairer) et de soins (le médecin ne se déplace que s'il est payé à l'avance) et *Which Side Are You On?* évoque la tentative de ces ouvriers de se réunir en syndicat dans le Comté de Harlan, face aux menaces sur les familles et aux violences des gardes des compagnies.

« Frederic peut se montrer contradictoire. Il regrette parfois de ne pas s'être vu proposer un poste prestigieux dans une grande université américaine. Mais, même si ce secteur académique est plutôt progressif, Rzewski peut se montrer péremptoire ou brutal dans ses jugements sur les sujets qui lui tiennent à cœur, la place de la femme dans la société, la justice sociale ou fiscale. Foncièrement hétérodoxe, il ne cherche ni le compromis, ni la relation :

il ne fait pas d'effort pour être apprécié, ne s'encombre pas d'apparences, s'accoutre de sandales et d'un pull troué. » Ce sont les deux femmes de sa vie, Nicole Abbeloos et Françoise Walot, avec lesquelles il a respectivement quatre et deux enfants, qui, fortes personnalités également, structurent le quotidien – et peut-être lui évitent le sort funeste de son ami Julius Eastman. « C'est un créateur, un esprit majeur de la musique du 20<sup>e</sup> siècle, reconnu par les siens (il est proche de Stockhausen, Cage, Berio ou Berberian), mais son imprévisibilité, son côté peu orthodoxe le garde à distance des institutions, par essence plus conservatrices. » Il n'y a qu'un esprit ouvert, comme Henri Pousseur, pour l'inviter à Liège, où il enseigne jusqu'à sa retraite en 2003.

« Je suis très intimidé par le personnage, raconte son ami alors encore élève. Je le vois arriver sur son petit vélo pliable à la cafétéria du Conservatoire, j'hésite, n'ose pas, puis je finis par l'aborder et, petit à petit, par l'apprivoiser... La relation s'approfondit quand je commence à jouer sa musique, au point qu'à partir des années 2000, il écrit pour moi. » Ainsi de deux morceaux de l'album *Speaking Rzewski*, consacré au "speaking pianist", cette performance mi-musicale mi-théâtrale où l'interprète joue des doigts, de la voix, du souffle, du corps. « Sa musique est difficile, exigeante par certains aspects qui reflètent sa propre virtuosité (il joue toutes ses œuvres). Il fait partie à la fois de la grande lignée de ces interprètes improvisateurs comme Beethoven ou Liszt et de celle des compositeurs pianistes tels que Bartók, Prokofiev ou Boulez. »

Interprète autant que compositeur, Frederic Rzewski écrit jusqu'à la fin de sa vie et apparaît publiquement pour la dernière fois lors du concert avec Ginsburgh le 24 février 2020 à Bruxelles. En 2015, le Concours Reine Élisabeth lui commande le morceau imposé de la demi-finale (*Dream*). Un comble pour ce libertaire en butte aux rigueurs de l'institution ?



# Flanders ♥ Électro

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Entre la Flandre et l'électro, c'est une longue et vieille histoire d'amour (Front 242, Neon Judgement, Boccaccio, I Love Techno, Tomorrowland, etc.). À tel point

qu'aujourd'hui encore, de Gent à Leuven, des médias se consacrent largement à ce style musical... pas forcément aussi soigneusement suivi ailleurs dans le pays.



Gonzo Circus, apparu en 1991, le magazine a survécu au bug de l'an 2000!

On a parfois un peu de mal à l'imaginer aujourd'hui qu'elle est "partout" mais la musique électronique, surtout destinée aux dancefloors à ses débuts, rencontre beaucoup d'opposition et de dédain. Au milieu des années 80, l'acid-house, par exemple, avait beau cartonner dans les discothèques (même pas très underground d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne), elle n'intéressait pas forcément beaucoup ailleurs. En Belgique, ça marchait bien en Flandre et à Bruxelles mais pas vraiment en Wallonie, sauf dans quelques endroits isolés. Presque 40 ans plus tard, les choses ont-elles d'ailleurs vraiment changé? L'électro, au sens large, ne se porte-t-elle pas beaucoup mieux au Nord du pays que dans ses régions francophones? Tomorrowland, la nuit gantoise, le Café d'Anvers, la programmation très "électro-friendly" de Studio Brussel: que du "made in Flanders"! Encore mieux: alors que la presse musicale francophone, surtout dédiée aux musiques électroniques, a pour ainsi dire complètement disparu, des médias consacrés non sans méticulosité à cette large culture existent toujours en Flandre. On en fait un petit tour plus rapide que le Dr. Lektroluv ne met de temps pour caler un beat!

Tout d'abord, un grand étonnement: **Gonzo Circus** existe toujours. Apparu du côté de Leuven en 1991, le magazine a toujours un peu été l'équivalent flamand du très prestigieux *Wire*, la bible américaine des amateurs de musiques "non-commerciales". Même approche, même définition de ce que sont des "adventures in modern music": sons expérimentaux, dub aussi allemand que jamaïcain, techno d'un peu partout, avant-garde, métal même si celui-ci sort des clichés du genre... Trente ans plus tard, la rédaction est désormais basée à Amsterdam et suit un nouveau crédo: "Muziek. Kunst. Meer". De la musique, de l'art. Et plus. 8,95€, la version papier. Toujours accompagnée (mais en download) d'un volume des légendaires compilations *Mind The Gap*. La livraison

de novembre/décembre 2021, la 152<sup>e</sup> (!!!) comprenait notamment des morceaux de Sei Still, Lennet Jacobs et Saint Abdullah. Bref, comme d'habitude, des artistes dont bien peu ont jusqu'ici entendu parler et qui ne sont pas non plus franchement calibrés pour plaire au grand-public. Le site de l'éditeur est d'ailleurs on ne peut plus clair sur ce point: *Gonzo Circus est « écrit par les meilleurs journalistes musicaux et par de vrais connaisseurs »*. Traduisez: « par et pour ». On ne va pas tortiller: *Gonzo Circus* a toujours été très élitiste!

Retour en Belgique avec **VI.BE**. Créé durant les années 90 par le Gouvernement flamand, le Poppunt était l'équivalent du Conseil de la Musique (entre beaucoup d'autres choses, éditeur du présent magazine). Une même mission culturelle, mais côté polders: « partager le goût et l'amour de la musique (locale) et travailler à la création d'un paysage musical sain (local, lui aussi) ». Ça a plutôt bien fonctionné, le soutien aux artistes musicaux étant en Flandre notoirement efficace. En 2018, le Gouvernement flamand a toutefois décidé de revoir tout cela de fond en comble, plutôt pour un mieux. Le Poppunt a disparu et a été remplacé par **VI.BE**, qui en est la continuation en même temps qu'une considérable expansion. Les buts restent les mêmes: faciliter l'émergence, la reconnaissance et la circulation de la musique fabriquée en Flandre, en plus d'aider au mieux les musiciens débutants, pro et semi-professionnels, ainsi que les DJ's, les organisations, etc.

Cela, peu importe le style, du moment qu'il n'est pas classique. **VI.BE** est ainsi à l'intersection de pas mal d'initiatives (*Sound Track*, *Lokale Helden*, *Stoemp!*, les *MIA's*...) et se lit aussi sur Internet en mode gazette musicale. Pas que consacrée à la musique électronique, donc. Mais celle-ci étant tout de même fort présente et soutenue en Flandre, les articles à son sujet sont nombreux sur le site.

Longtemps après la disparition de *Out Soon*, un temps devenu *Night Code*, magazine gratuit et bilingue jadis entièrement consac-



Subbacultcha: le magazine de poche, gratuit et à l'agenda de choix.

cré aux cultures électroniques, c'est probablement **WhatHappens.be** qui se rapproche le plus de l'esprit assez militant qui animait les pages du mensuel fondé par Eric Rozen au tout début des années 90. À l'origine simple blog collaboratif consacré aux coups de cœurs musicaux de ses animateurs, le site s'est depuis transformé en véritable média consacré à la "vie festive", à la musique mais aussi au marketing digital et à l'accompagnement d'artistes, d'organisations et de labels. Et comme on est au 21<sup>e</sup> siècle, on ne fait pas qu'écrire sur **WhatHappens.be**, on y trouve aussi des mixes, du stream et des vidéos de DJ invités à mixer devant une caméra fixe, en mode Boiler Room. Hoe zegt u "Resident Advisor" in het Vlaams?

Aujourd'hui que la musique tient plutôt du bien de consommation courante, signalons encore aux nostalgiques de ses ferveurs justement plus militantes et identitaires l'existence de **Subbacultcha**, plateforme communautaire lancée à Amsterdam en 2005 et qui est depuis 2012 comme qui dirait franchisée en Belgique, à Gand plus précisément. Il existe au nom de *Subbacultcha* un petit magazine de poche gratuit, en anglais, qui circule bien, à l'agenda et aux recommandations finaudes. Sur Internet, on est cela dit vraiment plus proche du réseau social. On peut en effet devenir membre de *Subbacultcha*, ce qui donne accès à des forums et à toutes sortes de contenus culturels mais permet aussi d'assister gratuitement (ou avec réduction) à une sélection de concerts, de fêtes, de performances et d'expositions (y compris dans des salles francophones, comme *Le Botanique*). Vu qu'on y parle même mode et cinéma, la culture défendue n'est pas qu'électronique mais toutefois suffisamment juvénile (millénaire?) pour qu'on y rencontre plus de musiques faites sur ordinateurs que de guitaristes à pantalons de cuir dont le volume de l'ampli peut aller sur 11. « L'idée avec *Subbacultcha* était de créer un groupe, une communauté intéressée par de nouvelles musiques, une certaine vision du cinéma et de

l'art. Le tout avec la volonté de briser les frontières, de fédérer et d'orienter un public curieux qui aime se frotter à l'inconnu... On a commencé avec la musique mais on a très vite rencontré, dans le milieu de la photo, des expos, du septième art, des gens qui baignaient dans le même état d'esprit que nous. En gros, on fait de la promo, on donne de la visibilité à des événements et en échange nos membres peuvent y entrer gratuitement. », expliquait l'an dernier Kasper-Jan Raeman, sa tête pensante flamande, au Focus Vif. Une entreprise qui n'a donc rien d'un hobby et tient parfaitement du vrai métier. Ainsi que du mode de vie.

Pour terminer en... musique, on peut aussi signaler l'existence d'une pléthore de podcasts flamands consacrés partiellement ou entièrement aux musiques et cultures électroniques. À tout seigneur, tout honneur: **Stroom.tv**, qui n'est pas vraiment un podcast mais à la fois un projet audiovisuel multiforme, un label musical et une étiquette qui se colle sur pas mal d'idées de Ziggy Devriendt (alias le DJ Nosedrip), sorte d'érudit de la musique électronique habitant à Ostende mais étant aussi régulièrement actif à Gand et à Bruxelles. Autre kador du secteur: le label et magasin de disques bruxellois **Crevette Records**, dont les mixes sont dégotables sur SoundCloud et Kiosk Radio. On peut encore citer les très recommandables **Mélange Étrange**, basés à Gand, qui présentent des shows à l'arrache et en flamand mais mixant du boom boom d'un peu partout dans le monde, ainsi que la série de podcasts **Ensemble**, plus anglophones et conceptuels, mais néanmoins flamands. Enfin, histoire de parfaire son bilinguisme, conseillons également **Antiradio**, « des conversations sur la musique avec des musiciens », où on apprend beaucoup et en riant fort sur les aventures internationales de *Soulwax* via les confidences de nombreux musiciens et de DJ's ayant forcément un jour travaillé avec eux, tant ce groupe-là a définitivement marqué l'histoire de la musique, rock comme électronique. Et pas que flamande!



©DR

## Greg Houben

Trompettiste de jazz, chanteur amoureux de la langue et des mots, comédien : Greg Houben est un artiste multiple, qui s'épanouit en naviguant entre les formes d'art et les genres. Dans *La quarantaine*, album bilan sorti fin octobre, il ironise et s'interroge sur la vie en revenant aux fondamentaux et à ses racines.



**Chet Baker**  
Trompettiste, pianiste et chanteur de jazz américain, Chet Baker (1929-1988), aura vécu une existence tragique, marquée par le succès et ses affres ainsi que par son addiction à l'héroïne. Ami de Jacques Pelzer, il a séjourné quelque temps à Liège.

TEXTE : GAËLLE MOURY

Ses racines musicales, c'est évidemment le jazz, qui coule dans ses veines et auquel il a été initié par son père, le saxophoniste et flûtiste de jazz Steve Houben. C'est d'ailleurs lui qui lui a fait découvrir Chet Baker, icône absolue que Greg Houben qualifierait d'inspiration ultime, de référence absolue. « À chaque fois que j'ai l'impression de me perdre, je reviens à lui », explique Houben, comme si c'était une évidence. J'ai même eu la chance de le voir en concert à Liège quand j'avais 11 ans. Quand je l'ai entendu jouer, les premières notes me paraissaient déjà très familières parce qu'on l'écouait énormément à la maison. J'étais tellement à l'aise que je me suis endormi... maintenant je le regrette amèrement (sourire). Je donnerai tout pour pouvoir le réentendre ! »

C'est d'ailleurs grâce à Chet Baker que Greg Houben choisit la trompette comme instrument. « Je n'aime pas les trompettistes "à pistons", qui font cuivrer l'instrument et qui jouent très aigu. Je n'aime pas les chanteurs à voix. Chet Baker n'est justement ni un chanteur, ni un trompettiste. Il utilisait juste ces outils pour raconter ce qu'il avait envie de raconter. Il ne calculait pas, il jouait comme il était. J'ai toujours aimé la douceur qu'il utilisait pour dire les choses. Sa force tranquille malgré l'énorme violence de ce qu'il faisait. »

Une approche qui a aussi influencé sa manière d'aborder la scène. « Je ne suis pas adepte de la performance. Ça m'emmerde. D'ailleurs, je ne suis ni un chanteur, ni un trompettiste, ni même un véritable auteur. Je me sers plutôt de tout ça pour raconter ma, notre propre histoire. Celle d'un humain habitant sur cette terre. On vit tous avec la perspective de mourir un jour. Et dans la vie, on essaie de rassembler les morceaux. On bricole son couple, son job, sa vie, ses amis, sa joie... Et c'est pour ça que la musique et l'expression sont tellement importantes. »



©MANUEL OBADIA-WILLS

## Angèle

Après avoir assuré ses premières parties en 2017 et cosigné la chanson *Silence* qui figurait sur l'album *Lithopédion* du rappeur en 2018, Angèle accueille à son tour Damso sur *Nonante-Cinq*, le temps d'un featuring sur le bien nommé *Démons*. Des retrouvailles qui n'ont rien du plan marketing.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

« J'ai commencé à travailler sur mon deuxième album pendant le confinement en 2020. Je me trouvais alors à Paris avec le producteur et multi-instrumentiste Tristan Salvait, avec qui j'avais déjà réalisé Brol. Sur Brol, notre binôme avait fonctionné très rapidement. Mais là, nous n'arrivions à rien de bon. Il y avait le couvre-feu, l'atmosphère était lourde dans les rues, je ne voyais personne hormis Tristan et tout ça déteignait sur ce que j'écrivais. Avec Tristan nous avons décidé d'aller à Bruxelles, au studio ICP. C'est ici, en Belgique, que nous avons trouvé la couleur de *Nonante-Cinq*. C'est à l'ICP que le refrain de Bruxelles je t'aime a pris sa forme définitive. Plus de sens, qui est mon titre préféré du disque, a aussi été construit à Bruxelles. Je voulais suivre une démarche plus organique sur *Nonante-Cinq*. Et ça tombait bien car l'ICP possède un "magasin" où on peut emprunter plein d'instruments de musique. Un jour j'ai commencé à bricoler une mélodie sur un orgue, juste pour le fun. Tristan m'a encouragée à continuer et a bien sûr enregistré. Lors de la pause, il m'a dit qu'il fallait en faire une chanson. J'avais un bout de texte sur le thème des angoisses qui collait bien à cette mélodie à l'orgue et puis Tristan a lâché : « Et si on ajoutait un featuring rap ». Il se trouve que le soir même, Damso devait faire un Facebook Live avec ses fans en direct de l'ICP. J'ai vu ça comme un signe. Après son Facebook Live, il a demandé d'écouter mon son. Il s'est mis ensuite dans son coin pendant deux heures, est revenu dans la cabine d'enregistrement et a sorti son texte en une fois. C'était génial. Des semaines plus tard, quand je réécoutais son featuring, je découvrais encore des nouvelles choses dans ce qu'il disait. C'est une belle preuve d'amitié. Ce feat. n'a rien du one shot commercial, ce n'était pas prévu. C'est venu comme ça. Damso et moi, nous avons des parcours et des univers différents mais les années passent et notre relation ne change pas. Ce sont des liens d'amitié, d'amour de la musique et de l'écriture qui nous unissent. C'est rare. J'ai une chance énorme de l'avoir rencontré. »



www.amplo.be

TU JOUES,  
ON GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif.

WE'VE GOT  
YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix. Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture!

sabam.be

sabam  
for culture

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
**PROPULSE**  
Le rendez-vous des professionnel-le-s des arts de la scène  
24.01 > 28.01.2022 | Flagey | Théâtre National  
www.propulsefestival.be



# Vivez la Culture!

## MOTOWN SUPREMACY

MOTOWN MUSIC

20.01 - 20H30

## HUGO BARRIOL

FOLK

12.01 - 20H30

## DANNY BRYANT

BLUES

22.01 - 20H30

## CHRISTIA HUDZIY (PIANO) & KACPER NOWAK (VIOLONCELLE)

CLASSIQUE

25.01 - 19H30

## CÉLÉNASOPHIA

CHANSON FRANÇAISE

19.02 - 20H30

## BAI KAMARA & LES VOODOO SNIFFERS

BLUES

18.02 - 20H30

## TOM LEEB

ALTERNATIVE/INDÉ

29.01 - 20H30

# W:Hall III

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02 435 59 99 - [whalll.be](http://whalll.be)

